

**NOUVELLES FANTASTIQUES**  
**Hors-Série N°1**

# SOMMAIRE

Thomas Desmond :	Arthur Surin	3
Dagobert :	Monsieur Clac Clac	10
Paracelse :	Le cénacle du serpent	16
Dagobert :	Snackycookie	25
Paladin	Holly End	29

# **Arthur Surin, seul contre tous**

## En haut de l'arbre

Les ténèbres se teignent de gris et je peux observer le lever du soleil à travers les volutes épaisses d'un brouillard de toute évidence toxique. Je ne tousse toujours pas et ne ressens aucune douleur dans les poumons. Dieu soit loué.

Je suis assez mal installé en haut de mon arbre, à quelques mètres du sol, congelé. J'ai passé la nuit assis, ou plutôt, calé, sur une branche de vingt centimètres de diamètre, tantôt sur la fesse gauche, tantôt sur la droite, le postérieur aussi endolori qu'un ballon de football après une séance de tirs au but.

Le fusil de mon pauvre père a l'air soudé à la peau de mes mains. Il fait presque partie de moi dorénavant. Le cran de sûreté est retiré pour faire face à toute attaque subite de la bête sans collier.

La nuit a duré une éternité, d'autant plus que je n'ai pu fermer l'œil. Comment aurais-je pu, alors qu'ils étaient là, aux alentours, à tituber comme des damnés, en poussant des soupirs de pervers sous sédatifs ?

Après les crampes au cœur provoquées par mon marathon dans les rues du village, j'avais ressenti une sorte d'agacement viscéral à l'encontre de tous ces dégénérés. Une bande de macaques drogués, dont la seule préoccupation semblait être de trouver quelque chair humaine à croquer. Dieu sait à quel point je suis sensible, et pourtant, j'ai réussi à garder mon sang-froid, ce qui m'a permis d'échapper à ces pitoyables hordes de cannibales du dimanche.

Mon pauvre papa n'a pas eu pas cette chance.

## Papa

La veille au soir, quelques heures plus tôt en fait, alors que j'achevais de classer par ordre chronologique ma collection de programmes télé, je l'entendis hurler comme un damné. Je savais qu'il était en bas, à regarder la télévision dans la cuisine comme à son habitude. Après l'avoir appelé à plusieurs reprises pour savoir si tout allait bien, et ne recevant pour toute réponse que des cris de plus en plus énergiques, je décidai avec raison de m'enfermer dans ma chambre, après avoir pris soin de me munir de son fusil (plus quelques cartouches à la robe rouge), que je savais caché derrière son armoire à chaussettes.

Là, tapi dans mon placard à manteaux d'hiver, j'écoutai attentivement. Cacophonie de hurlements distordus par la souffrance, mêlés à de curieux bêlements sauvages et apathiques... meubles qu'on renversait en dépit du bon sens et qui allaient cogner contre le verre des fenêtres... puis plus rien.

Rassuré par la pénombre chaude et silencieuse de mon armoire, dont l'atmosphère était parfumée de petits sachets de lavande achetés par correspondance, je me posais mille questions. Notre petite maison avait-elle été pillée par des singes mutants et friands de petits bonbons aux réglisses (j'en avais laissé tout un stock dans le placard au-dessus de l'évier) ? Une armée de maures en colère avait-elle investi notre petit village de banlieue ? Que faisaient les CRS, d'habitude si enthousiastes et ponctuels lors d'émeutes bruyantes et imprévisibles ?

Je gardai le fusil bien contre moi, prêt et résolu à décharger la foudre sur qui (ou quoi) oserait m'attaquer. Le bout de mon index commençait à suer le long de la fine détente d'acier.

Quelques heures après la bousculade, satisfait du silence ambiant, je me décidai à sortir de ma cachette, en sueur. Après avoir rapidement expédié le classement de mes revues, je me risquai dans le couloir et m'approchai de l'escalier qui menait au rez-de-chaussée.

J'appelai mon père plusieurs fois, en vain, et fut plutôt surpris d'entendre des pas monter les craquantes marches de bois.

Je toussotai à plusieurs reprises pour prévenir l'intrus de ma présence, mais je vis bientôt la tête paternelle apparaître au détour du virage escalièresque. Sans réfléchir, j'épaulai la putoie et mis papa en joue, tout en essayant de prendre un peu de recul pour ne pas me cogner au montant du

chambranle.

Je l'avertis que s'il ne manifestait pas un peu plus de retenue dans son avancée, j'allais devoir tirer. Il avait mauvaise mine, un œil dégoulinant sur sa joue mal rasée, les cheveux ébouriffés en dessous de bras, tout le bas de la mâchoire absent, et une moitié de langue ressemblant à un foie de volaille pendant sans grâce vers ses cordes vocales grossièrement mises à nu.

Têtu comme à son habitude, il persista dans sa lente escalade et je dus me résoudre à faire feu. Le plomb se planta en plein dans sa tête, avec forces éclaboussures. Je crois même avoir reçu quelques gouttelettes de son sang tiède sur le front.

Ecœuré par la saleté, et quelque peu contrarié d'avoir pu le blesser, je tournai les talons et filai droit vers la salle de bain où je me barricadaï. Très vite, j'entendis papa gratter à la porte, en poussant de nouveaux soupirs atones, ridicules et ennuyeux.

Tout en me savonnant vigoureusement le visage avec un gant de crin, je l'admonestais copieusement sur son attitude délirante et immature, mais je ne crois pas qu'il m'entendit, à cause du bruit de l'eau coulant dans la vasque.

Après une rapide douche qui me permit de me décontracter un peu, je débloquai la porte-fenêtre qui donnait sur l'arrière-cour de notre maison, et je jetai un coup d'œil à l'extérieur. Il faisait très noir mais la lumière des lampadaires de la rue distillait un peu de son halo jaunâtre sur la petite ruelle où je prévoyais de sauter pour m'enfuir. Pris de remords, je retournai auprès de la porte de la salle de bain derrière laquelle mon père semblait toujours stationner.

– Papa, je vais faire un tour, d'accord ? désolé pour le coup de fusil mais je t'ai pris pour un cambrioleur. Je reviens avec des pansements d'accord ?... (pas de réponse bien sûr) Et des cigarettes pour toi ok ? Allez...

Soudain, un rugissement bestial me tétanisa. Ça venait de derrière la porte, dans le couloir ! Est-ce que papa s'était pris pour un dragon ? Tout à coup la porte subit les assauts violents d'une espèce de bête enragée. J'entendis de nouveau beugler (peut-être était-ce papa), et je me décidai à fuir cette maison de fous. Je me hissai sur le rebord de la fenêtre et sautai courageusement dans le vide.

## Le village assiégé

Je heurtai le béton mal dégrossi avec lourdeur, et mon corps assez enveloppé roula brutalement dans un buisson d'orties vénéneuses, le canon du fusil me pénétrant douloureusement dans les côtes.

Hurlant et pleurant comme un enfant, je regrettai de ne pas avoir assez de force et de détente pour pouvoir regagner la salle de bain, où j'aurais pu trouver dans le petit placard quelques compresses et sprays de secours. Mes mains me brûlaient atrocement, et je maudissais mon père intérieurement d'avoir eu la négligence de ne pas entretenir cette arrière-cour insalubre.

Je me relevai péniblement, en piteux état, les genoux de mon pyjama tout déchirés, les pieds tétanisés par la brûlure infligée par la chute et les urticacées, le côté réduit à une boule de douleur...

Mais j'étais debout, un peu décoiffé il est vrai, prêt à en découdre avec toute la vermine qui avait osé pénétrer dans mon logis.

Un fracas dantesque explosa au-dessus de moi, dans la salle de bain. On venait de toute évidence d'enfoncer la porte, que j'avais l'hiver dernier repeinte avec style et talent au pochoir.

Ravalant les jurons qui me montaient aux lèvres, je décidai de fuir cet endroit de moins en moins fréquentable.

Je m'avançais jusqu'au coin de la maison et observais la rue. Quelle fut ma surprise quand j'aperçus mes voisins, pour la plupart en haillons, certains entièrement nus. Rougissant, je reculai dans l'ombre et tentai de reprendre mes esprits. Un cri vulgaire tonna presque à mon oreille. Je fis volte-face, le fusil braqué en l'air, et découvris, ébahi, l'infâme monstruosité qui avait osé réduire à néant mon œuvre picturale.

Chien de l'enfer, toutou d'Hadès, cerbère défiguré par l'acné, je n'aurais su qualifier avec justesse cette chose. Mais sa gueule, pleine de dents assez irrégulièrement plantées, me força à tirer de

nouveau un coup de fusil.

Sans même prendre le temps de vérifier la qualité de mon tir, je m'enfuis en trotinant, et débouchai très vite sur la rue principale.

Exténué par ma vive course, courbé en deux par le point de côté qui menaçait de porter un coup fatal à mon cœur fragile, j'avais presque oublié la proximité de mes voisins, tous de sortie à cette heure tardive.

Alors que je m'apprêtais à me redresser, une main poisseuse enserra ma cheville.

## L'affrontement

J'assenai sans remords un rude coup de crosse à la tête disgracieuse de ma boulangère, lui arrachant au passage un morceau de cuir chevelu. Sans m'excuser, je me dégageai de sa prise et reculai de quelques pas pour masser ma cheville échauffée. Cette imbécile de commerçante avait eu la méchante idée de me saisir à l'endroit même où les orties m'avaient déjà mutilé. Plein de rage, je lui jetai un regard courroucé, ce qui ne sembla pas l'émouvoir. Elle avait la même attitude que mon père quelques instants plus tôt, et la blessure (assez vilaine) que je venais de lui infliger ne semblait pas lui causer le moindre ennui. J'essayai d'oublier ma rancune et décidai d'engager le dialogue.

– Mme Pichavot, vous m'entendez ? c'est moi, Arthur Surin, le fils de monsieur Surin, l'ancien facteur, vous savez ?...

La grosse bonne femme rampait vers moi, ses doigts sales griffant le bitume.

Que faire ? J'étais un peu perdu, fatigué. D'autant plus qu'il commençait à faire frisquet. Je regardais ma montre, 22h28 ! Que faisais-je en pleine rue à cette heure délirante, vêtu de mon seul pyjama, un fusil à la main, quelques gênantes cartouches dans les poches, et des brûlures cuisantes plein le corps ? Ce devait être un cauchemar.

Un impressionnant chahut envahit la rue et je fus témoin d'une scène incroyable. Une femme, ou plutôt une nymphe, toute droit sortie d'une toile de Poussin, presque totalement dévêtue, courait à ma rencontre. Choqué et hypnotisé par sa mise quelque peu outrageante, je ne fis pas tout de suite attention aux andouilles qui la poursuivaient.

Un véritable escadron de noctambules, les bras dressés à l'horizontale devant eux, poussant ces désormais familiers soupirs de baudruches dégonflées, venaient d'investir la rue. Je fis le lien avec mon père et la boulangère : ils avaient tous le même comportement, comme si on leur avait retiré le cerveau, avant de le remplacer par un flanc aux pruneaux.

Quelle tristesse !

Cette vision désespérante me rappela un vieux film que j'avais visionné avec mon père dans la cuisine, mais son nom m'échappait. Il y était question d'une station service, me rappelai-je confusément.

Sans doute rassurée par mon port altier et l'arme redoutable que j'avais en ma possession, la jeune femme vint se blottir contre moi, les yeux écarquillés, en poussant de petits cris d'angoisse. La pauvre enfant était au bord de la crise de nerfs. Au comble de la confusion, je bredouillais quelques questions sans queue ni tête tout en essayant de me dégager de cette grotesque étreinte. Mais la péronnelle m'agrippait comme un jambon.

– Allons-nous-en ! vite ! ils arrivent ! s'écria-t-elle, la voix oscillant au-dessus d'un gouffre d'hystérie.

Je l'immobilisai et la regardai droit dans les yeux, avec autorité.

– Mademoiselle, il n'y a rien à craindre. Ces dégénérés sont aussi mous que des serpillières, et cette arme que j'ai empruntée à mon père est parfaitement adéquate pour repousser leurs pénibles intentions.

Mais elle regardait derrière mon épaule, les yeux aussi arrondis que des soucoupes. Agacé par son

manque d'attention, je me retournai en soufflant, et constatai que l'ubuesque cohorte n'était qu'à quelques mètres de nous. Je reconnus, avec peine, quelques visages connus, déformés par ce mal dément qui semblait s'être propagé dans le village. Irrité par leur manque de distinction, j'enrageai.

– Reculez, bande de gros bêtas lubriques, et laissez donc cette pauvre en paix ! Sinon vous tâterez de ma carabine ! tonnai-je, tel Zeus enguirlandant sa perverse génitrice.

Nullement embarrassés par mes injonctions, les gugusses continuèrent leur lente progression, bavant et bêtant comme à leur habitude.

Je conseillai à la demoiselle de s'écarter et brandis mon instrument sur le gros Bérurier, ce couvreur moustachu filou qui avait extorqué une fortune à mon père pour quelques tuiles arrachées par une bourrasque. J'appuyai sur la gâchette et un clic retentit. Quel insouciant ! J'avais oublié de recharger ! Pestant dans ma moustache, je fouillai mes poches à la recherche des cartouches.

Derrière moi, la nymphette se remit à crier.

– Attention ! reculez ! ils vont vous attraper !

– Silence, s'il vous plaît ! vous me déconcentrez ! m'écriai-je d'un ton vexant.

Je sortis les deux cartouches vides et glissai deux neuves. Mais au moment de redresser l'arme, une main arrogante empoigna le canon et le tira.

– Lâchez ça, voulez-vous ! rugis-je tout en reculant.

Le gros Bérurier lâcha et je pus le viser entre les deux yeux. La détonation explosa et fit revenir un silence salvateur dans la rue, théâtre de cette scène démentielle. Le gros couvreur malhonnête s'effondra au sol, les jambes agitées de tremblements nerveux et pathétiques.

– Partons, s'il vous plaît, ils sont trop nombreux ! dit la blondinette tout en m'attrapant par la manche de mon haut de pyjama.

– Suffit ! vous allez tout me le détendre à le tirer comme ça !

Nous nous éloignâmes à grands pas, et je ne pus m'empêcher d'épier le corps jeune et ferme de mon alliée, uniquement couvert d'une petite culotte et d'un soutien gorge d'un goût douteux, tout en dentelle rose.

– Où comptez-vous aller comme ça, jeune fille ?

– A la cabine téléphonique, il faut qu'on appelle la police !

– La police ? Mais vous avez vu l'heure ? On ne dérange pas les gens à une heure pareille voyons... Pour le réveillon peut-être mais...

Elle se planta face à moi et me lança un petit regard furibond.

– Vous avez une autre idée peut-être ? vous pensez avoir assez de cartouches pour abattre tout le village ?

– Changez immédiatement de ton avec moi, je vous prie, nous n'avons pas usé les bancs d'école à la même époque !

– Mais quel gros balourd vous faites, ma parole, cracha-t-elle avec mépris.

Elle fit demi-tour et s'enfuit en courant le long de l'église. Elle se dirigeait de toute évidence vers la cabine téléphonique qui faisait face à la petite épicerie.

Malgré le ressentiment, mon instinct chevaleresque reprit le dessus et je la suivis, sans toutefois reproduire son allure. Je marchais d'un bon pas, aux aguets.

Je me postai devant la cabine, telle une vigie, mettant en joue les quelques macaques qui se traînaient à proximité. Elle était à l'intérieur, trépignant et ronchonnant.

– Toutes les lignes sont occupées, tu m'étonnes ! fit-elle en sortant.

– Ils ont sûrement débranché pour ne pas être dérangés si tard, ajoutai-je d'un ton suffisant.

– Qu'est-ce qu'on fait alors ? demanda-t-elle.

De toute évidence, elle attendait une réponse de ma part. Peut-être même une brillante idée. Quelques pauvres fous isolés nous avaient repérés, et se dirigeaient droit vers nous. Cela devenait vraiment barbant.

– Je propose que nous nous rendions près de la rivière, du côté des terrains de sport. Là, nous pourrions prendre place dans des arbres et attendre tranquillement le lever du jour.

- Vous pensez qu'ils ne pourront pas grimper ?
- J'en doute fortement, ils ont déjà du mal à marcher, je les imagine mal jouer les tarzans.
- Et demain, qu'est-ce qu'on fera ?
- Demain ? Et bien nous attendrons que la police, les CRS, ou l'armée, qui sait, viennent soigner ces pauvres gens avant de les ramener chez eux, dans leur lit, avec un bon bouillon qui les revigorera rapidement.

La nymphe me regardait avec effronterie.

- Vous êtes complètement timbré vous...
- C'en est trop ! m'exclamai-je. Je n'ai pas le temps de rester là à écouter vos insultes puérides et dénuées de toute raison. Je m'en vais chercher un arbre ! A bon entendeur...
- Je viens avec vous !
- Faites ce que vous voulez, je n'ai que faire de vous ! vociférai-je en me détournant.

Je partis d'un pas rapide, sans vérifier si elle me suivait bel et bien. Une petite grand-mère s'approcha de moi, en robe de nuit toute fanée, la bouche édentée et la peau du crâne à moitié volatilisée. Pauvre vieille, pensai-je en lui accordant un puissant coup de pied à la poitrine, qui l'envoya rouler misérablement contre le caniveau.

- Vous êtes inhumain ! me lança la nudiste dans mon dos.
- Je ne pense pas avoir quémardé le moindre avis sur mon attitude, que je sache. Laissez-moi en paix, petite effrontée !

Avant qu'elle n'ait pu répondre, un nouveau cri de bête, que je reconnus comme étant le même qu'il m'avait été donné d'entendre dans ma salle de bain, déchira la torpeur de la rue.

Tout en accélérant le pas, je me retournai et assistai à une nouvelle scène affreuse. Le chien de l'enfer, ridicule croisement entre un doberman et un lion de la savane, se jeta sur la nymphette toutes griffes dehors et se mit à la mordre un peu partout. Elle hurla à l'aide et fut très vite réduite à l'état de chiffon ensanglanté. Qu'aurais-je pu faire ? gaspiller une pauvre balle pour ce molosse aussi large qu'une jeep ?

Je dévalai en courant la rue de l'église, les nerfs tout crispés par la douleur infligée à mes pauvres pieds nus. Je passai devant la mairie et tournai à droite pour rejoindre la promenade. Lancé à toute vitesse, je ne jetai que quelques regards au décor qui défilait autour de moi, et constatai que les dégénérés étaient maintenant légion ! Ils étaient partout, lents comme des limaces. Jamais ils ne m'auraient, j'étais une bille d'acier dans un jeu de flipper dément, et j'avais en tête de rejoindre au plus vite un arbre aux branches assez hautes pour échapper à la bête qui venait d'attaquer la pauvre jeune fille en sous-vêtements. La pauvre avait payé le prix fort pour son inconscience.

A bout de souffle, au bord de la paralysie générale, j'atteignis enfin un arbre correspondant à mon besoin. Après force efforts, je parvins à me hisser sur une première branche, m'égratignant au passage de nouveau les pieds. Les pauvres petons auraient eux aussi besoin d'un bouillon bien chaud dès mon retour à la maison. Je me promis de garder le lit un bon mois avant de les solliciter à nouveau.

J'optai pour une branche assez épaisse et lisse, et je me calai le plus confortablement possible. La nuit se déroula lentement, sans que le cerbère enragé ne se montre.

Au petit jour

Il fait moins sombre tout d'un coup. Le brouillard puant s'est levé et je peux espionner les alentours. Quelques pochards somnambules traînent encore de ci de là. J'en aperçois même un, vêtu d'une salopette barbouillée de sang, en train de se noigner lamentablement dans la petite rivière, pourtant profonde d'à peine trente centimètres.

Mais que fait la police ? Est-il encore trop tôt pour qu'ils fassent leur tour d'inspection ? Pourtant je les avais déjà surpris au petit jour devant la boulangerie, les mains pleines de sachets rendus gras par les viennoiseries qu'ils contenaient.

Ma montre indiquait 6h30, cela faisait plus de sept heures que j'étais perché sur ma branche, comme une vieille chouette armée. Allais-je oser descendre pour regagner rapidement le confort rassurant de mon logis ? Allais-je devoir attendre encore quelques heures avant que les forces de l'ordre ne viennent rétablir ce dernier ? Et s'ils ne venaient pas ? Si les gendarmes du canton avaient aussi été victimes du curieux fléau que je n'aurais su nommer ? Et si ce fléau ne se cantonnait pas aux limites du village, s'il s'étendait à tout le département, à la région, au pays... au monde ? Et si j'étais le dernier homme, le dernier représentant d'une race en voie de (très proche) disparition ? Quel honneur cela serait, tout bien considéré, même si mon pyjama ne seyait guère à ce nouveau statut honorifique. Il faudrait que je passe à la maison pour préparer une petite valise avec quelques habits plus corrects.

Les projets s'assemblaient dans mon esprit en fusion, des rêves de grandeur, d'épopée. Un monde nouveau s'offrait à moi, un monde où je serais libre d'aller où bon me semblerait, un monde silencieux et calme. Mais c'était vite oublier les bandes de macaques qui devaient infester les métropoles... Pourquoi ne pas explorer les campagnes ?... peut-être rencontrerais-je quelques survivants qui se rangeraient à ma cause, derrière mon étendard, fiers soldats trop heureux d'avoir à leurs côtés un chef de ma stature, un nouveau Paton.

Plein de dynamisme et de fougue, je descendis rapidement de mon arbre, branche par branche, ignorant la douleur qui se réveillait dans mes pieds... Armez-vous de courage, superbes arpions, nous allons conquérir le nouveau monde (il me faudrait trouver un véhicule, pensai-je avec justesse), lui rendre toute sa gloire, rétablir l'ordre naturel et réparer les erreurs innombrables causées par la course à la modernisation, en dépit du plus élémentaire bon sens... Monde, me voilà ! Je perdis l'équilibre et chutai lourdement dans un gouffre sans fin...

Retour

Une main me secouait l'échine.

– Arthur ? qu'y don'qu'tu fais dans c't'arbre, hein ? ça fait des heures que chte cherche !... T'as -t'y refait une de tes crises mon gars ?...

C'était la voix de papa.

FIN

# **MONSIEUR CLAC CLAC**

2 juin 1983

Thomas, tu es né cette nuit. Quelle joie et quelle délivrance cela a été pour Marie, ta mère. Toi, notre premier enfant, tu as été le sujet principal de nos discussions et des nos inquiétudes depuis quelques mois. Marie rentre demain avec toi et notre petit appartement est prêt à t'accueillir. Mon coeur explose quand j'écris cela et j'espère que ces lignes te feront comprendre à quel point je t'aime, sans te connaître. Moi, je le sens ce fil indestructible depuis que nos regards se sont captés pour la première fois, derrière la vitre de cette maternité.  
Ce journal est pour toi, mon fils.

17 novembre 1983

Ah, Thomas tu vas me gronder car je ne suis pas très assidu à t'écrire. Ton arrivée a tout chamboulé. Nos vies ont suivi la joyeuse sarabande de tes couches, de ton babil, jeux, câlins, caprices, lingettes et poussettes. La maison s'est fait envahir de tapis d'éveil, de biberons, de doudous, de gros livres en mousse qui font pouetpouet. Chaque soirée à l'extérieur à tendance à ressembler à des départs en grandes vacances. Nous redécouvrons le Monde avec toi. Ta première moitié d'année s'est déroulée sur un nuage, et tout le monde le dit, tu es un bébé serein, expressif et joyeux. Tu es plus boudeur que colérique. Tu bâfres de tout comme un joyeux porcelet, tu nous fais des cacas atomiques (colorés de pâte Play Doh en ce moment), et tu adores qu'on te chatouille les pieds, tu pleures quand ta mère chante (comme je te comprends). Pour l'instant, c'est le pire de toi. Tu as fait assez vite tes nuits, et là où on te pose, là tu t'endors. Tu n'es pas collé à nous et tu es même assez indépendant pour ton âge, nous montrant clairement quand tu veux rester seul. Quand nous venons te veiller, parfois tu dors, parfois tu es en pleine discussion avec ton doudou, un panda fluo.

24 Août 1985

Oh fils, si tu savais comme je m'en veux de ne pas avoir tenu ce journal. Nous avons perdu ton grand père, il y a 8 mois Il y a eu des complications. Le père de Marie n'a jamais été très bon avec elle d'abord, avec nous ensuite. La mère et la soeur de ta maman ne nous aiment guère plus. Il y avait de l'argent, beaucoup d'argent et des biens. Marie s'est écartée de tout cela et j'en fus soulagé car je ne me voyais pas en guerre contre ces harpies, t'emportant avec nous dans cet avenir tourmenté. Marie a fait ce qu'il fallait. Elle s'est tue, comme toujours. Le gros gâteau laissé par beau papa a été partagé en deux. Nous n'en avons eu que les miettes. Une maison, perdue dans les Landes, un peu d'argent, un grand miroir piqué, quelques disques, des photos. C'est dans ce fatras que tu as trouvé ce vieux pantin en mousse au rictus désagréable qui est devenu ton doudou officiel depuis quelques jours. Tu lui as même trouvé un nom MisiourClaClac que ta mère et moi avons traduit par Monsieur Clac Clac On a retrouvé ton panda fluo, tellement mâchouillé qu'il est déchiré et perd sa bourre.

12 Septembre 1985

Thomas, comme tu as changé depuis une semaine. Tu te réveilles la nuit, agité et fiévreux. Tu ne lâches plus ton MisiourClaClac. Tu t'entretiens dans de longs soliloques avec lui, le balancant parfois contre les murs ou d'un coup, l'attrapant pour l'embrasser avec emphase. Tu es perturbé, fils comme l'est notre couple depuis ce maudit héritage. Moi, avec le petit pécule qui a échappé aux griffes des sorcières, je caresse l'idée de retaper la maison dans les Landes. On y vivrait à l'abri du monde citadin et j'aimerais t'offrir une enfance à la campagne, entre potager et découverte de la nature. On gagnerait de l'argent grâce à des expédients, et des petits boulots. J'ai commencé à en parler à ta mère et je la connais assez pour te dire que même si elle est séduite,

elle n'aime pas cette idée. Je vais devoir user de diplomatie et travailler mes arguments pour l'emporter. En tout cas, elle n'aime pas aborder le sujet et quand j'insiste, elle se met à bouder. Tu ne peux pas savoir à quel point tu lui ressembles dans ces moments-là.

Enfin, j'ai tout de même réussi à la convaincre de m'accompagner là-bas, dans les Landes, pour savoir si ça vaut le coup de continuer à se disputer au sujet de cette maison.

08 mai 1986

Nous allons pouvoir fêter ton 3ème anniversaire à la ferme, Thomas !

Finalement, la grosse maison campagnarde n'avait besoin que de notre famille pour revenir à la vie. La propriété est immense. Un séchoir à tabac s'échoue dans l'océan d'herbes folles. Une bordure d'arbres fruitiers marque la lisière entre notre propriété et les champs de maïs à perte de vue autour. Le premier voisin est à 2 kilomètres, le bourg le plus proche à 6 et la ville à 40.

Marie regrette un peu ses copines mais il n'y a pas 3 heures de route pour arriver à Bordeaux. Elle s'inquiète aussi pour notre pécule qui n'est pas éternel mais je la rassure en gérant le tout, en lui montrant que je suis à la hauteur pour notre famille. Elle a confiance en moi, ça m'aide à avancer.

Ton comportement change, ton caractère s'affirme. Tu restes notre gentil et doux Thomas. Toutefois, il t'arrive de piquer des colères monstres contre ton MisiourClaClac jusqu'à le déchirer, lui cognant sa tête sur le bord des meubles. Tu le portes à ta mère pour qu'elle le recouse et maintenant cette poupée au sourire large et sardonique, les yeux plissés par une mauvaise malice est toute couturée comme la version chiffon de la créature de Frankenstein.

Ta mère et moi, on ne l'aime pas mais tu ne t'intéresses à aucun autre jouet et le perdre de vue trop longtemps te plonge dans la morosité et la colère. Tu es plus contemplatif, silencieux. Nous te trouvons quelquefois derrière un rideau, assis sur une marche, immobile et silencieux, MisiourClaClac posé sur une de tes épaules. Cela nous rend perplexes mais nous te laissons tranquille avec ça, laissant traîner ça et là des jouets colorés et des livres animés, au cas où.

Ta mère m'a dit que sa sœur cadette, ta tante Harmonia, agissait comme cela, enfant. Et que tu lui ressembles beaucoup. Chevillée au service de ta grand-mère, une femme bilieuse, acariâtre et revêche, Harmonia traverse sa vie de veille fille à opiner à la mechanceté, à s'engluer dans l'ennui, malgré l'opulence. Je ne l'ai vu que peu de fois, pâle copie de la reine mère en plus jeune.

Sois fier de ta mère, Thomas.

Marie est généreuse et flamboyante. Je suis chanceux de vous avoir.

03 juin 1986

Ta mère a eu une idée de génie en t'offrant Spoot pour ton 3ème anniversaire. Ce chiot bouledogue t'a, enfin, fait lâché MisiourClaClac, et a sérieusement animé nos vies. Je m'inquiétais car tu es petit. Les jeux brusques d'un chien peuvent entraîner morsures et catastrophes mais, par chance, ce chiot est une pâte. Et puis tu es très doux avec lui. En tout cas, il te suit partout se dandinant, pataud.

17 novembre 1986

Six mois que nous sommes là et le bilan est positif. Marie est finalement très heureuse. Quelquefois elle se fait des week-end prolongés chez ses copines à Bordeaux. Elle en revient, degoûtée de la ville. On vit sans excès sur notre pécule. Je fais des heures pour le supermarché de la bourgade. A la maison, j'ai délimité une bonne parcelle pour le jardin potager. J'aime ma femme et je te regarde grandir. Spoot est devenu un bon bouledogue, gentil et obéissant. Il traîne toujours derrière toi, Thomas. Il s'installe sous ton bras, lorsque tu es en train de regarder la télévision dans le canapé. Dans l'autre, tu as ce bougre de MisiourClaClac, qui a décidé de revenir et de taper l'incruste. Tu sembles avoir fait la paix avec lui car tu ne le frappes plus dans tes colères. Tu le gardes avec toi

toute la journée mais la nuit, tu vas toi même l'enfermer dans le placard de ta chambre, suivant toujours le même rituel. Tu as une attitude étrange entre attraction et répulsion avec cette poupée que maintenant tu traînes comme un boulet. Nous nous demandons si ce n'est pas ça qui déclenche les cauchemars qui, en pleine nuit, nous amènent à ton chevet alors qu'en proie à une panique totale, tu hurles:

LES DENTS ! LES DENTS ! IL VA TOUT MANGER DE MOI !

02 décembre 1986

Le pédopsychiatre Moreau ne nous a guère éclairé et n'a pas eu l'air de s'émouvoir de ton comportement. Vous avez parlé de MisiourClaClac, de vos jeux et de vos secrets. A la fin de l'entretien, le docteur m'a pris à part pour me délivrer son analyse. Pour lui, tu es un garçon très développé intellectuellement, en avance même, avec une légère tendance à la compulsion et à terme d'obésité sans vigilance. Quand je l'interrogeais sur MisiourClaClac, il m'a assuré de la normalité de l'apparition de ces humeurs contre les objets transitionnels.

Derrière la fierté de te savoir surdoué, la méfiance sur la « qualité » de cette analyse continue de rôder dans mon esprit.

14 mars 1987

Le jardin potager m'occupe tant que je ne trouve guère le temps et le courage de m'asseoir pour t'écrire. Mille tâches m'appellent à toute heure. Je suis éreinté mais cet exercice quotidien me remuscule et me revitalise. Je dors bien, fils, je dors bien. Tes câlins, tes bisous et tes sourires sont un baume sur mes courbatures. Comme tu as grandi, tu es gaillard et débrouillard. Certes, les cauchemars continuent de percer nos nuits de cris de peur, d'histoires de dents, de-dents-qui-vont-tout-manger-de-toi mais ils viennent moins souvent. Tu t'es décidé à laisser MisiourClaClac dans le placard de ta chambre et c'est, soulagés, que nous t'avons vu, un matin, libéré de ce pantin mou. Notre petit fantôme venait de lâcher sa chaîne. En récompense, nous avons autorisé Spoot à dormir avec toi, une nuit par semaine. On commence à parler de te fabriquer un petit frère ou une petite sœur.

Ça sera au tour de Marie de lui tenir son journal.

08 mai 1987

Il se passe quelque chose avec Spoot. L'autre jour, je le vois boiter. J'ai attrapé le bouledogue et l'ai inspecté. Sur le ventre doux et rose du chien, il y a nombre des croûtes et des plaies. Certaines pâlisent juste la chair et d'autres sont plus profondes et suintent comme celle qui le fait boiter, mince et profonde comme un coup de scalpel juste à la jointure de la patte. Je le désinfecte, perplexe sur l'origine de ces blessures. Spoot chasse les rats et autres rongeurs, peut-être est-il tombé sur un coriace qui a vendu chèrement sa peau. Bah, personne n'est à l'abri des bobos. Tu le sais bien, toi qui te fait sans cesse des bleus, des griffures et des égratignures.

Le rituel de la nuit avec le chien est intégré et c'est même un moyen de pression sur toi très efficace. Tout les mercredis soirs, Spoot monte sur ton lit et lové à tes pieds, veille sur ta nuit.

18 août 1987

Pour ton quatrième anniversaire, tu as eu des legos qui te plongent dans l'extase de la création et de la destruction. Depuis quelques temps, Spoot ne vient plus dormir avec toi. De plus en plus souvent, il fait mine de s'endormir attendant ton sommeil pour quitter la chambre.

Les dents, les terribles dents qui te dévorent continuent de s'immiscer dans tes rêves pour les

plonger dans la terreur pure. Je te plains mon fils et je connais ton tourment. Mon croque-mitaine à moi vivait sous le lit, composé des moutons de poussière qui, la lumière éteinte, s'aggloméraient en un être informe qui cherchait à m'étouffer dans mon sommeil.

Presque toutes les nuits, le tourbillon grisâtre se formait aux quatre coins de ma chambre, à la faveur des ombres mouvantes de la nuit, pour chercher à avaler ma vie d'enfant. J'ai encore une phobie tenace de la poussière et je suis certain que ce monstre de mes terreurs nocturnes, enfantines n'y est pas étranger.

23 septembre 1987

Nous sommes tant peiné par tes cauchemars, revenus une à deux fois par semaine. Ils planent sur l'humeur générale et nous affecte tous. Marie se perd dans le silence et la lecture, expliquant tes mauvais rêves par le changement de vie, la nouvelle école, le deuil de ton berceau. Je suis en pleine récolte et j'ai peu de temps pour toi. J'essaye de te faire parler de tes cauchemars, tu te mets en colère. Le chien te délaisse et désormais, me colle aux basques en permanence. Tu ne t'en soucies pas. Tu dessines, tu joues au lego, tu gobes devant la télé.

L'arrivée de la nuit est un passage difficile, il faut suivre un rituel même si celui ci ne tient pas toujours le croque mitaine à distance. Le coucher, l'histoire, le bisou. Un soir, Papa. Un soir, Maman. L'autre a interdiction absolue d'entrer dans la chambre (c'est arrivé une fois et tu as fini à force de cris et de pleurs, entre nos ventres dans notre lit).

Tu comptes les chiffres en pairs quand c'est mon soir et les chiffres impairs quand c'est celui de Marie. On t'entend marmonner jusqu'à 88 et recommencer jusqu'à t'endormir.

On va retourner voir un docteur.

14 novembre 1987

Un autre pédopsychiatre. Un autre charabia.

Tes troubles compulsifs, tes rituels et tes comptes chuchotés dans le noir ne font qu'arracher une attention feinte au spécialiste, ce Giscard. Il te questionne, tu expliques le processus pour conjurer le malheur.

«Et quand le rituel échoue ?» demande le docteur, l'air satisfait de sa pertinence.

Sans te démonter, tu réponds que quelque chose à dû être mal fait, que c'est pas trop grave mais qu'il ne faut plus recommencer et s'appliquer le lendemain. Sur ton tourmenteur, tu es plus évasif, un dévoreur, juste une mâchoire qui fait claquer ses dents et qui te mordent. Tu es courageux, Thomas car je te vois proche des larmes face à ce docteur indifférent alors que tu dois évoquer ce qui te fait horreur.

Celui-ci donne son diagnostic et au bout, on se retrouve avec la même salade. Avec une autre vinaigrette. Angoisse. Matrice morte puis castratrice. Recyclage de la personnalité. Rendez vous mensuel pour parler et faire le point ? On n'est rentrés sans en savoir plus et tu as rendez vous le mois prochain avec Giscard.

08 décembre 1987

Ce docteur est un jean-foutre. Toi aussi tu l'as compris toi aussi en faisant l'âne en répétant tout ce qu'il disait pendant ta consultation... Ça ne sert à rien, j'en suis convaincu. Tu redoutes de plus en plus le coucher et comme de bien entendu, la cadence des hurlements dans les nuits a pris un tempo supérieur. Tu t'agites tant dans ton sommeil que tu te blesses, te cognes et que des vilains bleus tâchent ta douce et jolie peau. Je ne sais comment tu te fais toutes ces coupures, égratignures et estafilades, tu as toujours un bobo en cours, une croûte à gratter.

Je vais devoir corriger Spoot pour lui apprendre à jouer tranquillement avec toi et cesser de te

griffer et de te mordre.

27 Décembre 1987

Pour Noël, ton comportement a été des plus étranges. Au matin d'ouvrir tes cadeaux, tu t'es levé tard. Traînant le très inattendu MisiourClaClac dans ton sillage, tu l'as installé cérémonieusement sur un fauteuil et tu as ouvert tes paquets devant lui. Ceci fait et malgré ta joie, tu as remis MisiourClaClac dans son placard avant de te laisser emporter dans la construction du train miniature qui venait d'atterrir dans le salon, dans des boucles de bolduk. Alors que, fasciné, tu regardais la locomotive vacillante sur les rails instables, j'ai remarqué la vilaine morsure à ton cou. Spoot va recevoir une enième raclée pour cela.

13 Mars 1988

La mort de Spoot a fait tomber mes ornières. Comment ai-je pu être aussi aveugle? On a retrouvé son corps lacéré et mordu dans les bois. Marie a accusé le couple de blaireaux agressifs qu'elle a aperçu près de la mare, il y a quelques jours mais moi, j'ai compris. Les morsures, les dents, les blessures, le corps lacéré du chien, les rituels, les cauchemars, tout cela convergeait vers un seul tourmenteur.

Je suis bien content de l'avoir extirpé de son placard et de l'avoir jeté au feu, sans me sentir ridicule en aucune façon. Tu as protesté mollement mais j'ai bien vu, dans tes yeux, comme un soulagement. MisiourClaClac a grillé, son sourire moche et méchant a fini par fondre dans l'incandescence du brasier.

21 Avril 1988

Le printemps s'éveille sur de belles promesses. Ta chambre se remplit de legos et de robots. Tu sembles développer une passion sur les étoiles. Tu réclames des livres et des conversations sur le sujet. On parle de t'acheter une lunette d'observation pour tes 5 ans. Les cauchemars se sont évaporés avec le départ de MisiourClaClac. Tu vas, bientôt, être grand frère.

Le soir, tu me réclames plus souvent que ta mère. On parle, je te raconte des histoires, tu me souris et tu me serres souvent.

Hier soir, alors que je quittais ta chambre, tu m'as dit :

« Papa, t'as pas sauver Spoot, ça me fait pleurer. »

Ton regard s'est voilé puis s'est rallumé en me disant :

« Mais moi, tu m'as sauvé. »

## **Le cénacle du serpent**

Il effectua les cent pas dans son bureau personnel des éditions Gallimard. Une tension croissante, due à l'attente insoutenable du plus important coup de fil de sa carrière professionnelle, régissait Henri Maussard. Politologue, spécialiste de la politique internationale, écrivain, essayiste et professeur universitaire, il s'était forgé une solide réputation médiatique, à force de présence dans les émissions politiques aussi bien à la radio qu'à la télévision. La majorité du public, ne se passionnant guère pour tout ce qui touchait de près ou de loin au microcosme politique, s'avérait incapable de mettre un nom sur ce personnage, mais l'identifiait aussitôt grâce à un physique atypique et disgracieux. Un humoriste en vogue avait dit de lui, au cours d'un magazine télévisé de type Laurent Ruquier, « Il vaut mieux être un intellectuel quand on a un poireau sur la gueule ». Henri Maussard ne passait jamais inaperçu lors des débats audiovisuels, pas seulement à cause de son apparence particulière, mais aussi par ses envolées rhétoriques, qui débouchaient souvent sur des engueulades mémorables pour la plus grande joie du zapping de Canal + et des quotidiens matinaux. Un caractère acariâtre promettait toujours de bons spectacles.

Le marathon perpétuel qu'il avait dû courir, pour entretenir la propagande du candidat Nicolas Sarkozy, l'avait épuisé. L'élection de ce dernier procura un immense soulagement, presque orgasmique. Depuis, la fréquence de ses apparitions médiatiques se faisait plus rare et il n'éprouvait pas l'intention de s'en plaindre. Jouer les VRP multicartes et s'exercer dans des prestations panégyriques, dans les émissions audiovisuelles et les comités de soutien provinciaux, en parcourant des aller-retour en des temps records, n'étaient pas de tout repos. D'autant plus que le prozac et les amphétamines laminaient à long terme toute l'énergie et rendaient le mental instable. Déjà qu'à la base, le sien n'incarnait en rien un modèle exemplaire de zen-attitude.

Il se servit son deuxième Jack Daniel's et inspecta sa mine soucieuse dans le miroir du bar. Rien à signaler, excepté une légère boursoufflure du visage, qu'il avait contracté lors des diners post débats politiques tant choyés par cette profession de bon vivant. Il décida quand même de calmer le jeu, s'annonçant à l'orée de la soixantaine, surtout si la nouvelle s'avérait positive. Il devait commencer à penser à son aspect physique, même s'il entretenait de sérieux doutes à ce sujet. Il porta son verre à sa bouche, le termina cul sec lorsque le téléphone sonna.

— Oui ?

— Monsieur, vous avez reçu une communication téléphonique de Roger Sielmann, le directeur du cabinet présidentiel.

— Merci, Sophie.

— Allo, Roger ? dit Henri, aussi impatient qu'un nouveau gagnant du loto pour toucher son chèque.

— Ça va, vieille branche ?

— Comme à l'accoutumée. Alors, comment se portent les nouvelles ?

— Je suppose que tu te doutes de l'objet de mon appel. Bon, le président a statué sur les candidats en lice et le poste te revient haut la main. Je n'ai même pas eu besoin de l'influencer ! Il n'a pas oublié ton rôle capital dans la campagne électorale.

Enfin ! se dit le politologue qui se réfugiait dans des pensées enivrantes.

— Henri, tu es toujours là ?

— Oui, ne t'inquiète pas, j'accuse le coup.

— Je te comprends ! Ce n'est pas tous les jours qu'on devient ministre des Affaires étrangères et européennes.

— Le rêve de toute une carrière professionnelle.

— Par contre, l'annonce officielle, par le porte-parole du gouvernement, s'effectuera lundi. On a fait en sorte qu'aucune information ne filtre vers les oreilles tendues de la presse depuis la démission calamiteuse de Kouchner, même si leurs prévisions se sont révélées justes à ton sujet. Donc motus et bouche cousue, Henri.

— Compris.

— Nicolas aimerait s'entretenir avec toi, pour mettre certaines choses au point, avant ton

investiture. Ce soir par exemple.

— Sans problème. À quelle heure ?

— Tu te rends au ministère de l'Intérieur, place Beauvau, à vingt-deux heures.

— Au ministère de l'Intérieur ?

— Oui, on te transitera par un passage souterrain, aménagé dans les catacombes de Paris. La presse ne doit pas t'apercevoir à l'entrée de l'Élysée, d'où l'obligation par le biais du ministère.

— OK.

— Comme Nicolas demeure un homme surchargé, je t'attendrai dans la cour du ministère. Essaie d'être à l'heure.

— Comme toujours !

— Bon, je te dois de te laisser, Henri. Et encore mes félicitations, tu l'as bien mérité.

— C'est moi qui te remercie.

— Mais, non ! Je te le redis encore une fois, je n'ai pas trouvé le besoin de convaincre Nicolas. Tu ne le dois qu'à toi ! Allez, à tout à l'heure, dit Roger Sielmann.

Ce dernier raccrocha et laissa son interlocuteur à sa joie extatique, le combiné toujours collé à son oreille. Quand le futur ministre revint à la réalité, plus sereine désormais, il appuya sur le déclencheur du signal téléphonique, puis il composa le numéro de son domicile.

— Allo ? dit une voix féminine.

— Chérie, ça y est ! dit Henri, comme une simple évidence.

-----  
Dans le taxi qui l'amenait au ministère, Henri Maussard imagina d'avance les mises au point et les recommandations diverses qu'il recevrait du président et de ses conseillers. Tenir le même discours que ses pairs, toujours montrer la confiance dans les réformes et les mesures engagées, insuffler le sentiment patriotique, lénifier les polémiques et les scandales, parler aux électeurs de manières infantiles, déplacer le débat politique vers le moralisme sentimental et tout un arsenal d'outil médiatique qui entretenaient le politiquement correct, pour s'assurer la mise au pas du peuple sous camisole idéologique par la pensée unique. Son défunt mentor, au début de sa carrière, lui avait inculqué un certain pragmatisme et à une stricte rationalité. La haute politique, c'est de la guerre psychologique. Rien d'autre que la propagande du système économique, quel que soit ton parti. Les politiciens sont des illusionnistes, des Houdini contemporains. Depuis la Révolution française, le pouvoir appartient aux capitalistes, avec à sa tête la bourgeoisie financière internationale, celle qui investit. Napoléon l'avait bien dit, la main qui donne est toujours au-dessus de celle qui reçoit. Ton rôle constituera à protéger la caste dominante et son oligarchie, en entretenant l'illusion démocratique au sein du peuple, auquel on a concédé quelques droits de base, une liberté individuelle par le divertissement et le culte de l'égo. Tel fut ses mots et il apprit avec le temps à s'y employer dans ce sens.

— Hé, mais je vous connais. Je vous ai vu à la télé. Vous êtes un spécialiste reconnu, de je ne sais quoi, qui affirmait que Nicolas Sarkozy demeurerait ce qu'il y avait de mieux pour la France ! dit le chauffeur de taxi d'un ton sarcastique.

— Exact.

— Je vous surprendrais, si je vous annonçais que je ne suis pas de votre avis ?

— Nullement.

— Il vous a au moins remercié d'avoir roulé pour lui ?

— Pas encore.

— Remarquez, il reste un poste vacant depuis la récente démission de Kouchner en réponse au scandale de la prostituée albanaise. À peu de chose près, une affaire Lewinsky à la Française ! dit avec ironie le chauffeur.

— Hum...

— Eh ben, vous êtes bavard à la télé, mais, apparemment, taper une bavette avec un chauffeur de taxi, ce n'est pas votre tasse de thé !

Il ne releva pas la remarque désobligeante. Il était trop aux anges, depuis cet après-midi, pour se laisser gagner par sa véhémence coutumière, à cause d'un prolétaire certainement gauchiste.

— Mouais... dit le chauffeur avec un regard désapprobateur.

Henri retourna, sans mal, à ses rêvasseries. Il se détacha de ses pensées obsédantes lorsque le taxi s'arrêta.

— Place Beauvau ! Vous êtes arrivé à destination.

— Merci.

Le futur ministre sortit du taxi et se positionna face à la fenêtre entrouverte du chauffeur.

— Tant que j'y suis, vous déclarerez à votre président que je n'ai pas voté pour lui !

— Je pense que maintenant il s'en moque ! Combien vous dois-je ?

Le chauffeur regarda son compteur qui indiquait quarante-deux euros et vingt-cinq centimes et répondit avec le sourire.

— Quarante-cinq euros tout ronds.

— Quarante-cinq euros ? Mais le compteur affiche quarante-deux.

— La différence, c'est pour le supplément ! dit-il.

— Quel supplément ?

— La taxe antinantie ! En prévision de la réduction d'impôts offerte gracieusement aux riches et de l'augmentation fiscale imposée au reste de la population !

— Désolé, mais je n'ai pas le temps de plaisanter, dit Henri en lui tendant en billet de cinquante euros, gardez la monnaie.

— De toute façon, c'est ce que j'aurais fait ! Bonne soirée et allez au diable ! dit-il en démarrant.

Henri sortit son calepin et un stylo de la poche intérieure gauche de son costume, puis nota soigneusement la plaque d'immatriculation du taxi.

— Toi, mon petit-père, tu n'as pas fini d'entendre parler de moi !

Il se dirigea, d'un pas hâtif, vers la grille d'accès du ministère, orné de ferronneries Louis XV et encadrée de colonnes toscanes. Il aperçut au loin dans la cour immense, Roger Sielmann affichant un sourire complice.

— Bonsoir, monsieur Maussard, dit un agent de police posté à l'accueil et qu'il l'avait reconnu.

— Bonsoir, j'ai rendez-vous avec Roger Sielmann.

— Je suis au courant, il m'a prévenu de votre arrivée imminente et il vous attend dans la cour, mais je dois quand même vous demander votre pièce d'identité nationale et vous fournir un badge visiteur. Ça ne sera pas long.

Il sortit son portefeuille, puis tendit ses papiers à l'intéressé. Ce dernier passa la carte dans un vérificateur, une technologie de dernier cri ne servant qu'aux services gouvernementaux, et scruta l'écran de son terminal. Il valida le processus et un badge, portant le nom d'Henri Maussard et frappé du sceau du ministère de l'Intérieur, surgit comme par magie d'une autre machine. Le gardien de la paix rendit le tout au nouveau locataire des fichiers des renseignements généraux.

— Efficace et rapide ce système ! dit Henri.

— Ça vient des Américains, monsieur. Je vous souhaite une bonne soirée, dit le policier le regard imprégné d'une lueur de gratitude envers celui qui avait souvent défendu et comblé d'éloge la police lors de débats télévisés.

Il s'engagea dans la courte allée menant à la cour d'honneur de l'édifice qui abritait les bureaux du ministre de l'Intérieur.

— Tu vois, je suis à l'heure, même un peu en avance, dit le futur ministre en saluant avec enthousiasme Roger Sielmann.

— Allez, suis-moi. Il ne faut jamais faire attendre l'empereur, dit, en plaisantant, le directeur de cabinet qui avait trouvé ce sobriquet au président, s'amusant dans l'intimité à le taquiner avec.

Ils pénétrèrent dans le hall d'entrée du bâtiment. Roger intima l'ordre, d'un geste de la main, à deux gardes du corps de venir les rejoindre.

— Au fait, peux-tu me faire virer ce taxi de sa compagnie ? dit-il en déchirant la page du calepin et

en la lui tendant.

— Tu es bien comme les autres ! À peine investi, tu règles déjà tes comptes.

— Les petites joies du pouvoir ! Ose me prétendre que tu n'en as jamais profité !

— Tous les jours !

Les deux hommes se mirent à rire en chœur, en contraste avec l'imperturbabilité exaspérante des deux molosses les accompagnant.

-----  
Les catacombes de Paris constituaient des galeries d'inspection et de consolidation qui reliaient les différentes carrières souterraines. Elles fournissaient les matériaux de base à l'édification du vieux Paris. Ce réseau de couloirs gigantesque formait un labyrinthe qui s'étendait sur trois cents kilomètres environ. Cependant, à notre époque, les nouvelles constructions d'immeubles détruisaient de vastes zones de galeries. Ces catacombes immortalisaient le théâtre d'événements historiques. Tout d'abord, au moyen âge, les brigands s'en servaient de retraites sûres et entretenaient le mythe de la demeure du diable, dans une période de grande superstition, afin d'éloigner les curieux. Puis, la résistance les utilisa pour éviter les patrouilles nazies, possédant même un poste de commandement sous la place Denfert-Rochereau, pour coordonner la libération de Paris en août 1944. Les nazis et la Luftwaffe détenaient leurs propres bunkers sous le Lycée Montaigne et la Faculté de Pharmacie. Sans oublier les contrebandiers, les employant comme dépôts et comme passage pour faire transiter leurs cargaisons. Pendant mai 68, certains manifestants les traversaient pour contourner les forces républicaines de sécurité. Autant dire que, si les catacombes pouvaient parler, elles auraient d'excellentes anecdotes à raconter.

Une centaine de mètres séparaient le ministère et l'Élysée, mais le trajet n'était pas rectiligne. L'ambiance particulière et inhabituelle des catacombes intriguait Henri Maussard. Le passage restait étroit et rarement plus haut que deux mètres.

— Vous ne craignez pas pour la sécurité du palais de l'Élysée ? dit le futur ministre.

— On a obstrué et truffé de capteurs de vibrations toutes les cavités qui mènent à ce passage. On a aussi disséminé des caméras de surveillance sur tout le parcours, excepté pour une salle aménagée, dit Roger Sielmann.

— Une salle, mais pour quelle raison ?

— On y arrive, je vais te montrer.

Après avoir passé l'angle d'un mur, une porte blindée apparut sur la droite, reliée à un digicode. Roger pianota un code à huit chiffres, puis la porte, automatisée, s'ouvrit vers l'intérieur y révélant un décor et une vision d'un autre âge.

Un autel de pierre trônait au centre de la pièce. Le reste du mobilier consistait en une vieille armoire ainsi qu'une porte en bois au fond de la salle. Des crânes humains tapissaient les murs du sanctuaire, dépeignant une atmosphère macabre qui symbolisait un occultisme maléfique. Une lumière obscurcie et blafarde intensifiait un peu plus cette ambiance ténébreuse. Un énorme hexagramme mystique ou sceau de Salomon, à l'intérieur d'un cercle, dessiné au charbon, saturé d'inscriptions et de lettres kabbalistiques, entourait l'autel. À chacune des six pointes, des moines immobiles assis en tailleur, vêtus de bure à capuche recouvrant leurs têtes et le visage dissimulé par une cagoule de soie noire, s'adonnaient à une méditation spirituelle profonde. Des bougies noires étaient posées devant chaque moine.

— Mais qu'est-ce qui se passe ? Est-ce une secte ? dit Henri, plongé dans une profonde perplexité.

— Pas seulement, c'est avant tout un ordre occulte de magie cérémonielle, dit le directeur de cabinet amusé par le trouble que manifestait son invité.

— Quoi ? Est-ce une blague ?

— Pas du tout et ils sont là pour toi.

— Hein ?

— Saisissez-vous de lui, dit Roger Sielmann à l'intention des deux gardes du corps.

Avec la rapidité d'un félin, un des gardes du corps encercla le coup d'Henri, par une clef de saisie.

Il lui plaqua le bras gauche derrière son propre dos, tandis qu'il se débattait en pure perte.

— Mais qu'est-ce que vous faites ?

L'autre colosse lui attrapa le bras droit et l'obligea à le suivre jusqu'à un des murs sur lequel pendaient de vieilles chaînes rouillées. Il attacha les menottes au poignet et lui colla un morceau de sparadrap sur la bouche. Henri ne comprenait rien à la tournure des événements.

Mais c'est quoi, ce bordel ? Mais qu'est-ce qu'il t'arrive, Roger ? se dit le futur ministre éberlué et totalement déboussolé.

— Tu vas vite saisir, Henri ! dit Roger comme s'il devinait ses pensées.

Le directeur de cabinet se dirigea vers le fond de la salle, ouvrit la vieille armoire et prit une bure analogue à ceux de l'assemblée méditative ainsi qu'une dague tranchante comme un rasoir. Il ouvrit la porte et une adolescente dénudée apparut. Elle promenait un regard errant et perdu comme hypnotisé. Roger la conduisit jusqu'à l'autel sans qu'elle offrît aucune résistance. Il la pria de s'allonger et fixa, à l'aide de sangles, ses chevilles et poignets sous les yeux inquiets d'Henri. Puis, il récita une longue incantation accompagnée de l'ensemble de l'assemblée magique.

— Par mon âme, par mon esprit, par mes pouvoirs que ce lieu dédié insuffle la vie. Que le démon-serpent prenne forme et fasse acte d'allégeance à ma volonté. Que les flammes sacrées m'imprègnent de leur ardeur, et qu'en moi se consume le brasier intense du dévouement, à mes instincts et à mes désirs. Que le chant du cycle incessant de la vie se perpétue en moi maintenant et à jamais. Par la puissance de la Terre, de l'Air, de l'Eau et du Feu, sous le regard triomphant des ténèbres, que la ferveur de ma foi en l'ange des abîmes renforce le poids de mes paroles. Par la trame de mes desseins, je te conjure d'accepter cette jeune vierge et de te repaître de son sang !

Après avoir fini son oraison, Roger inscrivit dans le vide une série de signes kabbalistiques. Puis, il s'empara de la dague et entailla l'abdomen de l'adolescente qui, sous l'effet foudroyant de la souffrance, poussa un cri d'agonie à en ébranler la voute de la salle. Cet acte sadique, qui terrifia le cœur d'Henri s'accéléra sous l'intensité d'une émotion brutale, le glaçait d'horreur et le tint en permanence au bord de la nausée. Quand du sang s'échappa de la plaie, son visage devint livide de peur et il ne put en supporter davantage. Il ferma ses yeux et tourna la tête exprimant la négation de l'évènement. Roger remarqua le désarroi de son ami et ne put s'empêcher de rire.

— Ne fais pas cette tête, Henri ! Au final, tu ne le regretteras pas ! dit-il en continuant à lacérer l'abdomen de la jeune fille, j'imagine bien que tu dois me prendre pour un malade, mais sache que tout cela est nécessaire. En Chine, certaines solutions aphrodisiaque sont confectionnées en réduisant en poudre des pattes de canetons qu'ils ont au préalable torturés pendant de longues minutes. Et sais-tu pourquoi, Henri ?... Le sang et la vie ! Le sang est le véhicule de l'énergie vitale... La chaleur de ce liquide qui coule dans nos veines, ce qui nous permet d'exister. Les prêtres l'avaient bien compris, et nourrissaient les divinités avides de « vie » en épanchant leur soif de sang. Et le meilleur moyen de saturer le sang d'énergie est, soit l'extase sexuelle ou même la crise de fou rire incontrôlable, soit l'agonie... Et comme tu le sais, je ne suis pas un grand comique et j'ai passé l'âge de baiser !

Mais où veux-tu en venir, sale merde ? se dit Henri, submergé désormais par une rage destructrice.

Prenant une grande inspiration, Roger proclama.

— Nous sommes ceux qui rampent et attendent notre heure, ceux qui se dressent pour frapper, ceux qui se lovent pour méditer, ceux qui s'enfouissent sous terre pour éviter les rayons de la curiosité. Nous sommes sans maîtres, sans dieux, sans religions. Notre venin nous protège contre les fous et nos ennemis. Voilà ce que nous sommes... Nous sommes brûlants et nous sommes le cénacle du serpent.

Soudain, Roger leva la dague au dessus de sa tête et plongea l'arme meurtrière, des deux mains, dans le cœur offert de sa victime. Celle-ci poussa un cri horrible, suraigu et rendit l'âme. Roger retira l'objet funeste du corps inerte et l'abattit à nouveau, plusieurs fois de suite, dans une frénésie sans commune mesure. Le sang giclait dans tous les sens comme un arroseur automatique.

Henri n'en croyait pas ses yeux. Jamais, il n'avait aperçu une telle folie gagnée un être humain, un

vieil ami de surcroit. Comment pouvait-on en arriver là ! Est-ce que la soif d'un pouvoir insatiable pouvait nous projeter aussi loin dans l'ignominie, dans l'horreur la plus absolue ?

-----  
La pluralité des mondes. Telles étaient les conceptions ésotériques et occultes de certains mystiques pourchassés par la sainte inquisition. Une multitude de dimensions énergétiques, de plus en plus subtiles, s'interpénétreraient, les unes des autres. Chaque plan supérieur serait la fondation du plan inférieur. La légende racontait que la dimension la plus subtile et insaisissable serait Dieu. L'univers matériel, dans ses retranchements subatomiques, serait un vaste océan d'énergie vibratoire, théorisé en partie par la science avec Einstein et son vortex inter dimensionnel. Dans les traditions occultes, le double négatif du monde matériel, le nôtre, serait le plan astral, pour la théosophie et tous ses rejets comme le New Age, et le plan éthérique, pour les traditions magiques, alchimiques et hermétiques, ainsi que d'autres noms selon les différents continents et pays. En outre, le christianisme le sous-entendrait implicitement, tout en pourchassant les hérétiques pour leurs conceptions « dangereuses ». L'homme baignerait dans la dimension éthérique sans en être conscient et créerait, par des formes-pensées collectives ou individuelles, des créatures éthériques inconscientes, bénéfiques, mauvaises ou neutres, appelaient égrégores. Un agglomérat d'énergie sans forme physique. Certains égrégores, créés par une masse humaine importante par un culte voué, deviendraient tellement puissants (saturé d'énergie/formes-pensées), autonomes et conscients qu'ils pourraient se nourrir d'éther sans l'aide de leur créateur. Ces égrégores particuliers seraient nos dieux antiques à qui on sacrifiait à tout va. La plus puissante d'entre elles serait le principe du mal absolu, Satan, Seth, sous divers noms selon les âges. La seule dont la puissance aurait survécu à tous les changements idéologiques de l'histoire de l'homme. Ainsi, un magicien puissant, seul ou formé en cénacle, pourrait créer un familier (un serviteur, Djinn), un égrégoire semi-conscient, au service de leurs créateurs.

-----  
Grâce à la forme-pensée du maître de cérémonie et le soutien spirituel du cénacle, l'énergie accumulée se condensa juste au-dessus de l'autel et forma une entité à l'aspect d'un reptile. Mais la consistance éthérée du familier était diffuse. À ce stade de l'opération, seul comptait la création de la volonté directrice de la créature. Le reste du groupe entretenait le processus suffisamment longtemps pour que le magicien qui dirigeait la messe puisse l'achever par un sacrifice rituel. Quand les premières gouttes de sang commencèrent à jaillir, le serpent informe se précipita vers l'aura de la tourmentée dont la protection électromagnétique\* s'était affaiblie, sous l'effet de la torture, et offrait des fissures à certains endroits. Mais le cénacle repoussa aussitôt l'égrégoire.

\* Selon la tradition ésotérique, l'esprit humain et son émanation (l'aura) seraient de natures électromagnétiques. L'aura serait un champ électromagnétique protecteur contre les différents flux énergétiques des plans plus subtils que le monde matériel.

La bête tournoya dans son enclos et devenait instable. Lors de l'incantation du groupe, une autre concentration d'énergie fusionna avec le monstre, le calmant après l'absorption. Puis vint le sacrifice. La créature vit l'esprit de l'adolescente s'échapper de son corps qui se retrouvait prisonnière des murs protecteurs magiques et infranchissables du sceau de Salomon.

L'assemblée magique relâcha d'un coup l'étreinte psychique du familier. L'entité astrale fonça sur sa proie offerte pour dévorer d'une soif avide la jeune fille. Ce fut un carnage éthéré. L'égrégoire serpentiforme se gorgea de l'énergie vitale de la sacrifiée. Sa puissance augmentait en même temps que se renforçait sa densité, à tel point que sa présence était légèrement perceptible dans la réalité tangible pour une personne à l'acuité visuelle excellente. Le sang, répandu autour de l'autel, dégageait des flux énergétiques emprisonnés par l'hexagramme. Le serpent se rassasia du surplus comme d'un dessert succulent.

-----  
— Débarrassez-vous du corps, puis détachez-le et amenez-le-moi ! dit Roger à l'intention des deux gorilles.

Si tu me supprimes, cela engendrera des tonnes de questions ! se dit Henri.

— Mais je n'ai pas l'intention de te tuer ! Hé oui, je peux entendre tes pensées les plus intimes et bien d'autre chose encore. Mais tu pourras en faire autant dès la fin de la séance !

Espèce de malade ! Jamais je ne me prêterai à toutes tes saloperies !

— Ne dis pas cela ! Tu ne sais pas de quoi tu parles ! Mais je te comprends et je te pardonne toutes tes insultes. C'est normal, tu es sous le choc. Une autre dimension va s'ouvrir à toi, Henri. Une réalité faite de puissance, le vrai pouvoir ultime, que l'on ne peut appréhender sans l'avoir éprouvé.

Fils de Pute !

— Ah... amenez-le-moi ! dit Roger, l'air découragé.

Les deux molosses détachèrent Henri, qui essaya de se débattre sans succès, et le traînèrent jusqu'à l'autel sacrificiel. Ils l'allongèrent de force et le sanglèrent comme un saucisson sec.

— Je suis désolé, Henri, ça va te faire mal au début !

Bâtard !

Roger retroussa la chemise d'Henri et commença à lacérer l'abdomen du supplicé.

-----  
Reput de son festin, le familier sondait, avec attention, les auras à proximité à l'affût de la moindre faille. Une fissure apparut dans l'une d'entre elles. Il s'y précipita en un instant comme le fer attiré par un aimant. Le serpent éthérique s'engouffra à travers la protection électromagnétique et s'enroula en spirale autour du système nerveux central de son hôte. Puis, il positionna sa tête au niveau du cerveau et s'assura le contrôle de la glande pinéale, siège des facultés conscientes et subconscientes. La fusion forcée ne s'opéra pas sans heurt. Mais, la bête eut le dernier mot et calma ses spasmes, en lui sécrétant, en permanence, une dose substantielle d'endorphines.

-----  
Roger desserra les sangles d'Henri. Atteint dans son corps et dans son esprit, il se remettait lentement. Il n'était plus tout à fait le même désormais. Il avait conscience d'une présence étrangère et parasite dans son être, mais il commençait déjà à s'en accommoder. Il n'avait jamais ressenti autant d'euphorie couplée à un sentiment de toutes puissances.

— Te voilà enfin prêt, Henri ! dit Roger fier de sa tâche.

— Que m'est-il arrivé ? J'ai senti une force d'une intensité époustouflante me pénétrer. Depuis, j'éprouve une ivresse perpétuelle et j'ai l'impression que je pourrais vaincre une armée à moi tout seul !

— Je vais tout t'expliquer. Commençons dans l'ordre. Tout le déroulement du rituel, aussi éprouvant fût-il, demeurerait indispensable à sa réalisation. Ton esprit a fusionné avec une créature mystique au potentiel magique stupéfiant. Elle est en quelque sorte programmée pour satisfaire le moindre de tes désirs dans la limite de ses possibilités. C'est toi qui en conserves le contrôle. Mais, il y a un prix pour la garder si tu ne veux pas qu'elle se rebelle et qu'elle quitte ton corps, ce qui provoquera une mort assurée. Tu dois lui concéder un sacrifice humain d'une jeune vierge à chaque pleine lune. Aménage ton agenda pour cela. La confrérie te formera au rituel, te fournira ton temple personnel et la jeune pucelle. Voici notre bible, le Codex Serpens, dit-il en l'offrant à Henri, tu y trouveras tout ce que tu as besoin de savoir. L'histoire de l'ordre et ses règles, des théories philosophiques, ésotériques, occultistes, magiques et cosmologiques, des renseignements divers et des exercices pratiques afin que tu testes tes pouvoirs. C'est juste un travail d'imagination. Ça vient assez rapidement. Tiens, prend ça aussi, dit-il en lui tendant un pentacle d'argent orné d'un serpent ailé. Tu dois toujours le porter sur toi, il manifeste le signe de reconnaissance de notre fraternité à travers le monde.

— Quelles sont ces capacités qui m'attendent ?

— Déjà les deux que tu connais ! À savoir, la sensation d'euphorie qui ne te quitte jamais et le sentiment de puissance qui te donne une attitude dominatrice à laquelle rien ne résiste. Ensuite, celui-là, dit-il en soulevant la chemise d'Henri dont toutes les lacérations de son abdomen avaient

disparu. Le pouvoir de guérison, jusqu'à une certaine limite, il ne peut rien contre les maladies graves rongant de l'intérieur. C'est inscrit dans le Codex. Sinon, pour le reste, c'est la vision du monde invisible et la manipulation de ses énergies en coulisse, ce qui comprend la possibilité de voir les formes pensées d'autrui et d'influencer, en groupe de plusieurs magiciens, l'impulsion motrice des événements. L'influence psychique en fait le lavage psychique de cerveau, tu peux implanter des pensées ou des sentiments à n'importe quelle personne au mental plus faible que le tien. Mais tu ne peux pas influencer sur l'esprit d'un autre membre de l'ordre. Projeter ta conscience sur le plan éthéré, ce que ces crétins du New Age appellent le voyage astral. Voilà, c'est à peu près tout.

— Peut-on déplacer des objets par la pensée ?

— Tu te crois dans Star Wars ? dit-il en composant un numéro de téléphone.

— Nicolas, c'est moi... C'est fait !... Comme d'habitude... Je te le passe, dit Roger en tendant son cellulaire à Henri.

— Allo ? dit Henri.

— Félicitation, Henri, et bienvenue dans la confrérie et le gouvernement. On se verra lundi à l'annonce de ta nomination officielle.

Le président de la République, Nicolas Sarkozy, membre du cénacle du serpent, raccrocha, laissant son interlocuteur soupeser le poids des deux événements les plus importants et les plus hallucinants de son existence.

FIN

# **Snackycookie**

L'année de mes 41 ans, j'ai assisté de mon salon, à la disparition d'une civilisation entière. Ni moi, ni personne n'aurait pu prédire ce qui arriva aux États Unis, cette année-là. Le monde a suivi la chute et l'agonie du colosse avec amusement puis avec effroi pour finir par l'horreur absolue.

Tout a commencé de manière si cocasse pourtant.

En 2012, Planetecookie.com a percuté la toile internet, fragmentant ses pourriels sur les flux et les fils, invitant à tester gratuitement son produit : le snackycookie. Les quelques milliers qui se sont laissés tenter par cette invitation ont été livrés à domicile d'un échantillon.

Ces premières milliers de bouchées ont bouleversé le destin de la nation entière car la saveur de ce snackycookie était si délicieuse que les milliers d'accrocs au sucre ont fini ce morceau d'éden avec le regret de ne pas en avoir encore. Et, comme un seul homme, tous se sont rués sur Google pour taper l'invitation inscrite sur l'emballage :

«Want more ?

Planetecookie.com»

L'ascension de Planète Cookie fut plus fulgurante que celle des cafés Starbucks et son rayonnement devint plus intense que celui de Coca Cola et de Mac Macdonald dans tout les foyers américains.

Son arme ? Le snackycookie. Un biscuit incroyable.

Uniquement vendu sur Internet, livré à domicile.

25 cents l'unité, 5 pour un dollar, 12 pour deux, 15 pour trois,... Imparable !

Des blogs lui furent consacrés. Les médias s'emparèrent du buzz. Toute L'Amérique y goûta et y succomba.

On chercha les rusés biscuitiers et désormais millionnaires et on trouva une firme dans le Texas : la Planète Cookie ©. Son porte parole était une pure beauté américaine : Samantha Jork. Les actionnaires, des banquiers pour la plus grande part, étaient des investisseurs solides qui avait cru à son biscuit. Un échantillon avait achevé de les convaincre.

La recette, jalousement gardée, du snackycookie fut analysé par des laboratoires indépendants qui n'ont vraiment rien trouvé à y redire, les sites d'élaboration furent rigoureusement contrôlés. La friandise reçue même un agrément national. Bientôt, Planète Cookie grossit d'une manière considérable et chaque état abrita un ou plusieurs sites de fabrication.

Les camionnettes vertes ont commencé à sillonner tout le territoire nord américain distribuant les bouchées du bonheur.

La bourse a accueilli ce bébé titan à la croissance exponentielle dans son sein l'a nourrit et une fois sur ses pattes, s'est nourrit de lui. Planète Cookie infiltra toutes les strates publiques et financières de l'administration américaine et y a établi des connections complexes.

Bien sur, comme toute leurs «réussites», les américains l'envoyèrent avec force tambours et trompettes publicitaires sur les autres continents mais partout, ce produit échoua lamentablement. J'y ai goûté moi même. Trop sucré, un goût peu surprenant, voire écoeurant. Cette sucrerie croquante ne passait pas dans le reste du palais du Monde.

Aux États Unis, ça faisait des ravages.

Les barres Hersey, les Mars avaient été supplanté par le snackycookie qui ne lassait jamais ses consommateurs. On les trouvait aussi bien dans les salons de thé chics et huppés de Boston que dans les plus humbles mallettes à goûter des écoles de Harlem. Quel était le secret de cette saveur ?

La liste d'ingrédients ne révélait rien qu'on aurait trouvé sur un autre biscuit. Tout semblait tenir à une recette, à une préparation qui donnait cette texture unique et ce goût si incroyable.

Il n'empêche cela commençait déjà à poser des problèmes d'obésité mais aussi et beaucoup plus inquiétants, d'anxiété et d'agressivité lié au manque et le sevrage à cette sucrerie s'avéra impossible.

L'administration américaine, comme à son habitude, endormit de sa main gauche et encaissa de sa main droite. En instaurant des programmes sociaux de lutte contre l'addiction et le sur poids, en culpabilisant les consommateurs et en démultipliant les infomerciales pour des gélules amaigrissantes et des appareils de musculation, le gouvernement américain entretenait un feu qu'elle croyait contrôler . Mlle Jork fut, souvent, reçu à la Maison Blanche et le président républicain

Giuliani se déplaça même au siège de Planète Cookie pour rencontrer les actionnaires devenus incontournables dans le business. Cela dura son temps car cette société devint plus agressive sur les marchés financiers, captant les flux, s'accaparant les richesses du pays et disposant de l'épargne de millions d'individus et d'entreprises. Le snackycookie était plébiscité de New York à Los Angeles, sans autre publicité que les camionnettes vertes que l'on voyait, désormais, partout. Trois mois plus tard, Samantha Jork, lèvres pourpres sur tailleur blanc, était l'incarnation de la puissance financière la plus redoutable au Monde, capitalisant le P.I.B. de centaines de pays. Et les gens mangeaient encore et encore plus des snackycookie. Le sur poids des Américains atteint les limites critiques et il ne fut plus rare de voir des gosses de 6 ans succombant à des infarctus. Cela n'empêchait pas les familles obèses explorées, lors de la descente du petit mais large cercueil dans le tombeau, entre deux crises de larmes, de croquer avidement dans un snackycookie. Partout dans le monde, on assistait à ce phénomène aussi incroyable qu'amusé. Les images qui nous arrivaient de là-bas étaient surréalistes. Les américains étaient devenus des gros tas, adipeux, toujours essoufflés. Hollywood fut le premier pilier de l'empire à céder. Voir un Bruce Willis de 240 livres en train de courir ou une Scarlett Johanson avec un cul tout celluliteux et des seins difformes n'avait rien de bien agréable, croyez moi et les gens ont fui les films américains. Des porcelets et des truies fardés et savamment coiffés chantaient en se trémoussant sur MTV, ça nous a bien fait rire au début et puis on a trouvé ça pathétique.

Quand le gouvernement a réagit, il était trop tard. L'administration américaine ne pouvait que voir sombrer le navire sous le poids de son équipage. Le président Giuliani a pris la décision qui a mené le pays à sa ruine. Il a déclaré le snackycookie persona non grata sur le territoire. Et là, ça s'est emballé dans des proportions si incroyables que le Monde s'en secoue encore. Là-bas, des millions sont morts à cause de ce petit biscuit.

Quand les rumeurs ont commencé à parler de prohibition, les ventes de Snackycookie ont explosé et quand elle a été effectivement déclarée, une furie aussi brutale qu'incohérente a mené le pays aux portes du chaos.

Le comité d'administration de Planète Cookie, par la voix de la toujours souriante Samantha Jork a affirmé son appui à la politique du gouvernement en suspendant définitivement la commercialisation du produit. Un vent de folie s'est levé alors sur l'Amérique du Nord. Ce vent-là portait l'odeur du sang et de la poudre. Des mouvements de masse, en proie à une faim qui ne connaissait qu'un seul remède, saccageait tout en réclamant des Snackycookie. L'armée tira dans la foule. Des milices d'obèses sur-armés entamèrent une guérillera urbaine et dans un pays où il y a 5 armes à feu par habitant, ça a été un carnage sans nom. La situation s'était dégradée à une vitesse faramineuse.

Acculé et horrifié, le républicain n'a eu d'autre solution que d'autoriser la commercialisation des biscuits.

Les sites de fabrication de Snackycookie avaient été pillés, puis détruits. Samantha Jork et tout les administrateurs devinrent introuvables.

La toute-puissante société Planète Cookie devenue une galaxie de holdings, de consortiums, de fond de pension avait changé d'orbite. Une fois installée sur la place de Bruxelles, elle s'est détruite dispersant les valeurs, les actions et l'or américain sur tout le continent européen. Grâce à cela, il est le plus puissant du monde, aujourd'hui. Et moi qui ai connu la politique agressive des États Unis, je peux vous affirmer que l'Europe s'en tire un peu mieux. Il y a plus de justice, de solidarité et de paix. Le dialogue avec les autres continents sont plus sereins et détendus.

Bref, le choc de l'implosion de la galaxie Planète Cookie toucha les States, dès le lendemain, une récession inévitable aggrava une situation déjà désastreuse et déclencha le chaos. La monnaie s'est dévaluée à une vitesse record. Un dollar valut moins que le papier sur lequel il était imprimé, il en a fallu jusqu'à deux cent mille pour avoir un euro. De là, l'Amérique s'embrasa de gigantesques incendies qui ravagèrent le pays et les grandes villes furent défigurées où des foules, dans le désarroi, tuaient ou périssaient dans les larmes, les cris. Les suicides explosèrent. Alors, le carnage

qui ravageait le sol américain devint une boucherie épouvantable. Internet et les télévisions du monde ont largement diffusés ces images d'une marée d'obèses marchant sur la maison blanche. Ces milliers de corps gras, suants et saignants, dans le cri des armes, tombant sous les balles de l'armée. Ces images de charniers de chairs molles en pleine rue, brûlant à même la chaussée, restera dans l'inconscient planétaire. Les américains s'étaient transformés en barbares empâtés, au regard fou. Les équipes humanitaires que les pays n'avaient pas tardé à envoyer furent abattues, en direct à la télévision, sous le regard outragé et estomaqué des autres nations. On ne pouvait rien faire pour eux. Le bouillant président du Venezuela, Hugo Chavez vit dans cette décadence une chance pour les pays d'Amérique du Sud de reprendre la terre qui avait été «assimilée» par les conquistadores. Une union sud continentale se noua en quelques semaines et le jour de l'anniversaire de la mort de Fidel Castro, les peuples pauvres du Sud ont entamé leur marche irrésistible à la conquête du géant agonisant. Quelques mois plus tard, les gigantesques favelas autour de Rio furent désertées, une migration massive mena les crève-la-faim de l'hémisphère sud à s'installer dans les ruines des villes. L'année suivante, ce fut au tour de millions d'africains et de chinois de débarquer pour redonner vie à ces terres. Les choses se font doucement mais c'est un peuple en quête de paix qui est en train de se construire au delà de l'atlantique. Sur les atlas, le nom d'Amérique n'apparaît déjà plus. Le nouveau continent s'appelle Unidad.

Les derniers purs du peuple américain occupent un bastion, à Chicago.

Ils ne sont plus qu'une poignée et sont destinés à s'éteindre sans gloire.

**Holy End**

On m'avait assuré qu'en galopant vers l'ouest je rencontrerai inmanquablement la fortune, sous la forme de terres achetées pour une bouchée de pain ou de rivières qui charriaient l'or. Depuis de longs mois, je chevauchais en solitaire, me faisant embaucher de ci de là pour de menus travaux, et la fortune était toujours à l'horizon.

Malheureusement, il est dans la nature de l'horizon de reculer à mesure que l'on croit s'en approcher. Je ne rencontrais que de nouvelles villes de bois, qui surgissaient comme des champignons dans le sillage d'un rêve, ce rêve qui était aussi le mien jusqu'à ce que la lassitude et les désillusions m'aient transformé en errant cynique, un quasi-despérado. Crimson était une de ces villes, parmi tant d'autres, où les cow-boys allaient claquer leur paye au saloon et avec les dames qui accompagnaient la progression des colons vers l'ouest. La seule différence notable sans doute à Crimson, c'était Nada.

- Nadia ? Demandais-je quand on m'en parla pour la première fois.

- Non, « Nada »...En fait personne ne sait comment elle s'appelle, ni d'où elle vient.

Le vieux Glush l'a ramassée un jour avec sa carriole, sur un chemin perdu.

Et le vieux Glush, une bonne âme mais les pieds sur terre, avait vite compris ce qu'il pourrait en tirer. En échange de quelques dollars qu'il encaissait directement, chaque gars de Crimson pouvait la posséder dans sa grange. Ce fut lui qui me la présenta, comme « une jolie fille docile et qui ne me coûterait que la moitié du tarif des professionnelles » Les professionnelles du coin, en effet, auraient bien fait sa fête à leur concurrente déloyale si Glush n'avait pas soigneusement veillé sur son gagne-pain.

Elle se tenait assise sur une vieille caisse, dans un coin de la grange. Ses yeux bleus ne semblaient pas me voir, jusqu'à ce que Glush lui parle du « nouveau cow-boy qui vient d'arriver en ville » Alors seulement elle se tourna vers moi en me gratifiant d'un sourire, et dans un croisement de jambes qui révéla sa jarrettière, prit une pose qui se voulait provocante.

Elle devait avoir vingt cinq ans et en dehors de sa vieille robe déchirée et ses cheveux en bataille, c'était une jolie blonde. Pourtant, l'étrangeté de son allure ne me la rendait pas désirable...Je préférais décliner poliment l'invitation...A peine étais-je sorti que j'entendis Glush s'écrier « Tu peux pas être un peu plus convaincante, au lieu de rêver ? » suivi du bruit retentissant d'une claque. Je n'aimais pas spécialement qu'on frappe les femmes, mais depuis longtemps je ne me sentais plus concerné par les affaires des autres...Les nouvelles terres de l'Amérique, avec ses putes, ses macs, ses chercheurs d'or, prédicateurs ou hors-la-loi, tout cela faisait partie du même panier de crabe qui m'était désormais étranger...J'allais me changer les idées avec quelques verres de whisky...Le lendemain je me fis embaucher par un propriétaire local, pour m'occuper de son bétail, le protéger des voleurs et aussi pour chasser tout intrus de ses terres ou de ce qu'il avait décidé être ses terres... J'aurais pu aussi bien lui servir de tueur à gages si l'occasion s'était présentée, mes notions du bien et du mal étaient mortes avec mes illusions.

Nada aurait dû rester une rencontre très fortuite : mon travail rapportait suffisamment pour que je me paye quelques cuites avec mes collègues et quelques distractions avec les filles du coin, même plus chères. L'incident qui mit fin à tout cela eut lieu environ au bout de deux mois. Une nuit je quittais le saloon, pour rejoindre l'hôtel où je logeais lorsqu'un remue-ménage inhabituel m'attira vers la grange de Glush. Je ne sais pas pourquoi je décidais d'aller voir de quoi il s'agissait, j'eus souvent par la suite l'occasion de me le demander. Peut être était-ce l'effet du whisky que j'avais ingurgité ce soir là. Toujours est-il que la première chose que je vis, à la lueur des lampes à pétrole, fut Nada, à moitié nue, attachée face à une poutre et entourée de trois cow-boys, dont un avec qui je travaillais. Si j'étais éméché, eux étaient largement saouls. Deux prostituées « officielles » de Crimson se tenaient dans un coin.

- J'te dis qu'elle sent rien ! S'écriait l'un des hommes.

Et il abattit le ceinturon qu'il tenait à la main, sur le dos de la jeune femme. Je ne voyais pas le visage de Nada, dans l'ombre, mais elle ne cria ni ne sursauta.

- Ça lui fait pas plus d'effet que quand on la baise !

- Ben frappe plus fort pour voir si elle est insensible, cette dingue ! Répondit une des filles.  
 Un nouveau cri s'éleva ; c'était le vieux Glush que je n'avais pas remarqué d'emblée : il était ligoté par terre et protestait, parce que « ces voyous lui abîmaient sa marchandise qui lui coûtait si cher à nourrir »

J'ignore encore ce qui me fit agir à ce moment : l'alcool ? Un reste d'intérêt pour le prochain ? Ou une rage qui éclatait soudain devant la vérité sans masque de l'humanité et de la conquête de l'Ouest ? J'envoyais mon poing dans la mâchoire de celui qui maniait la ceinture. Avant que ses acolytes n'aient pu réagir, je les tenais en respect avec mon colt. A l'aide de mon couteau je tranchais les liens de Nada. Je l'observais remettre le corsage qu'on lui avait arraché : ses gestes étaient lents, son visage ne manifestait aucune émotion. J'avais pitié d'elle : c'était sans doute une demeurée. Quand Glush l'avait ramassée, peut être venait-elle de perdre ses parents dans un accident de chariot ou une attaque à main armée. Je portais même un peu trop mon attention sur elle, négligeant les deux filles dont une, alors que nous sortions, faillit me planter un petit stylet dans le dos. Je la frappais du revers de mon arme et, emportant Nada sur mon cheval, je quittais Crimson au galop, sans même avoir touché ma paye... J'entendis alors sa voix pour la première fois.

- Merci, me dit-elle, vous m'avez tirée de leurs griffes... Mais je ne suis pas encore libre !  
 Elle ne s'exprimait pas comme une simple d'esprit. Je m'étais peut être trompé à ce sujet, mais je voulais lui préciser les choses :

- Écoute bien. Il est hors de question que je m'encombre d'une fille, ok ? Tu es bien gentille, mais je te dépose où tu veux et je continue mon chemin. Tu venais d'où quand Glush t'a emballée ?  
 - D'une petite ville appelée Holy End, plus à l'ouest, au pied d'une montagne...  
 Pas plus que moi elle ne pouvait retourner à Crimson. Je ne pouvais quand même pas la laisser en pleine nuit au milieu de la plaine, alors aller à Holy End ou ailleurs... Ce ne serait qu'une étape, et je ne tenais pas à la trimballer longtemps avec moi.  
 - Et à Holy End tu faisais... La même chose qu'à Crimson ?  
 - Non, Holy est une ville minière... Je voulais la quitter, mais ce n'est pas possible comme ça...  
 - Alors pourquoi tu veux y retourner ? C'est pas les bleds pourris qui manquent... Va falloir s'arrêter pour dormir, mon cheval aussi à besoin de repos, à nous transporter tous les deux...  
 Lorsque je m'éveillais, au lever du soleil, Nada était en train de faire chauffer ma cafetière sur un feu de brindille.  
 - J'ai fait du café...  
 - A propos, « Nada », c'est quoi ton vrai prénom ?  
 - Je ne sais plus...  
 Ça n'avait pas l'air de la contrarier plus que ça... Nous nous remîmes en marche et bientôt, la montagne dont elle m'avait parlé commença à être visible à l'horizon. Durant la traversée de la plaine, où nous ne croisâmes que quelques coyotes et rapaces, elle resta très longtemps silencieuse. Ce n'était pas pour me déplaire ; je suis moi-même du genre taciturne.  
 Le soir, alors que je m'enveloppais dans ma couverture, elle semblait rêver, assise sur le sol, les yeux perdus dans la nuit. Elle était déjà debout lorsque je m'éveillais. J'en vins à me demander si elle dormait quelquefois...  
 Il nous fallut deux jours pour atteindre Holy End. Les maisons étaient groupées au pied des contreforts rocheux où s'ouvraient plusieurs galeries. Des rails en descendaient. Je vis de loin des hommes conduire une mule, qui tirait un wagonnet. J'avais déjà connu des localités semblables. Un endroit jusque là désert, où un filon d'or à été découvert, attirait les prospecteurs comme une charogne les vautours. Une nouvelle ville apparaissait alors. Et souvent, lorsque le filon se révélait trop pauvre, voire une simple rumeur née d'une veine de métal un peu brillant, elle se trouvait réduite à l'état de ville-fantôme, plus vite qu'elle n'avait surgi.  
 Pourtant en y pénétrant, Holy End m'apparut comme différent de toutes les bourgades, minières ou pas, que j'avais pu traverser jusque là. Ma première sensation fut qu'il y régnait une ambiance...

singulière. Des hommes, des femmes, passaient dans la rue en portant des outils et tous semblaient affairés. Personne assis sur les vérandas, pas même un vieux sur un rocking chair, pas d'enfants qui jouaient dans la poussière. Alors que l'arrivée d'un étranger est d'habitude source de curiosité et même de méfiance, là où les prospecteurs se jalouent leurs concessions, on semblait ignorer notre présence. Ce ne fut que lorsque j'aidais Nada à descendre de mon cheval qu'un homme se dirigea vers nous. Quinquagénaire aux cheveux gris, vêtu de blanc, il avait l'air d'un pasteur, si ce n'était l'étoile sur sa poitrine et la vilaine cicatrice qui lui barrait le visage.

- Alors, tu es revenue, toi ! Dit-il à Nada.

Moi qui m'attendais à ce qu'il l'appelle par son vrai nom, j'en étais pour mes frais...

- Merci de l'avoir ramenée, Monsieur, ajouta-t-il à mon intention. Je suis le Shérif Wiltrust.

- Prenez soin d'elle ! Lui lançais-je.

Après mon départ en catastrophe et deux jours de chevauchée à travers cette région désertique, et avant de repartir à travers un paysage similaire, j'avais besoin de rincer mon gosier asséché avec quelques doses d'alcool. Laisant Nada dans les bonnes mains du shérif, je me hâtai vers l'enseigne du saloon, que j'avais repéré aussitôt arrivé. Je remarquais à peine que les carreaux étaient cassés, cela arrive fréquemment suite à des bagarres, et je poussais la porte... Et ce fut un choc.

Sous une couche d'épaisse poussière, gisaient des chaises et des tables diversement abîmées. Des tâches de liquides collants, répandus autour de débris de bouteilles, maculaient le comptoir et le plancher, reflétés par le grand miroir fendu et moucheté derrière le bar.

Spectacle de désolation que je n'avais jamais encore contemplé : un saloon abandonné dans une ville encore habitée.

- Il n'y a plus de saloon, dit Wiltrust qui arrivait derrière moi, Nada sur ses talons

Je pensais qu'avec son air de pasteur, il allait me faire un sermon sur les lieux de perdition que sont ces établissements, mais il ajouta :

- Il a été saccagé quand les Indiens ont attaqué la ville...

- Les Indiens ? Mais je n'ai pas entendu dire qu'il y ait eu de problèmes avec les Indiens depuis très longtemps !

- Nous en avons eu ici... Il semble que Holy End soit bâti sur un territoire sacré pour eux.

Il désigna son visage balafré :

- Un coup de tomahawk...

- Et vous ne craignez pas qu'ils reviennent ?

Il ne répondit pas. Pour la première fois, je vis une émotion sur le visage de Nada : elle avait l'air terrifiée par l'évocation de cette attaque indienne. Son attitude étrange venait donc de cet événement, qui l'avait profondément perturbée ? Enfin, je n'avais plus rien à faire là et puisque je ne pouvais même pas y boire un coup de whisky... Je retournais à mon cheval et commençais à le détacher...

Nada m'avait rejoint, toujours la même expression de terreur dans ses yeux bleus.

- Vous n'allez pas me laisser...

- Mais oui ma cocotte, je vais te laisser... Je t'ai sortie de la grange de Glush, je t'ai ramenée chez toi... Tu veux quoi de plus, que je t'épouse ? C'est les Indiens qui te font si peur ?

- Je vais retourner à la mine... On travaille tous à la mine... On est des esclaves !

- Des esclaves ? Mais vous n'êtes pas des nègres, vous avez le droit de partir si vous voulez... Tu vois, j'ai fait pas mal de boulots, certains très durs, mais aucun employeur n'a pu me garder de force quand je voulais partir !

Pour moi le monde était une jungle où chacun devait s'en sortir seul ou mourir, j'en avais l'exemple tous les jours devant les yeux. Aucune théorie philanthropique ou sociale à la mode n'y changerait rien. Alors pourquoi une fois de plus cette fille me donnait-elle envie de m'occuper d'elle, d'agir à l'opposé de mes principes ? J'étais pourtant sûr que je n'en étais pas amoureux et que je ne la désirais même pas. Une raison qui m'aurait fait ricaner si quelqu'un d'autre me l'avait exposée

m'apparut confusément : je voyais dans sa détresse comme un symbole de l'innocence maltraitée ! Je me dis que j'avais trop chevauché au soleil, ou que le whisky commençait à me faire des trous dans la tête.

Pour la deuxième fois en trois jours, j'allais me mettre dans une situation délicate à cause d'elle...

- Mais qu'est ce que je peux faire pour toi, à la fin ? Je suis pas Robin des Bois, moi !

- Allez à la mine... Comprendre ce qui nous tient prisonniers. En fait je ne sais même pas ce que c'est... Depuis que les Indiens ont attaqué, c'est pire !

Avec elle je ne devais pas m'attendre à plus d'explication. Je décidais donc d'aller jeter un oeil à la mine...

Je tentais d'être le plus discret possible. D'ordinaire, les mines d'or étaient protégées par des hommes armés qui escortaient le minerai jusqu'au local où il était lavé et les paillettes d'or extraites. Mais rien de tout ça à Holy End. Pas de gardes. Des ouvriers des deux sexes poussaient des chariots remplis de roches et de terre pour les vider plus loin, formant ainsi une haute pyramide à l'entrée de l'exploitation. Je continuais tranquillement jusqu'à une série de maisons qui semblaient être les bureaux, et comme à mon arrivée en ville, personne ne faisait attention à moi. Je poussais une porte.

Le local était dans le même état que le saloon : meubles brisés, dossiers répandus par terre, encriers brisés. La mine fonctionnait sans service administratif. L'inscription sur la porte d'à côté indiquait qu'il s'agissait du bureau du Directeur. J'y entrais. Cette pièce là était moins saccagée, mais tout aussi abandonnée et couverte de poussière. Un cahier trainait et je le feuilletais.

8 janvier 1849 : Cette montagne est remplie d'or ! Toute la journée nous avons sapé et la teneur aurifère du minerai est incroyable ! De plus le filon semble très étendu... Notre fortune est faite !

Il s'agissait vraisemblablement d'un journal tenu par le directeur. A suite continuait à décrire, avec une euphorie qui se ressentait à la lecture, l'avancé de l'extraction et le rendement. Ceux qui travaillaient dans cette mine n'avaient rien des « esclaves » décrits par Nada. C'étaient des prospecteurs qui se partageaient la concession, et donc les bénéficiaires. Au mois de mars, cependant, le ton changeait :

Le chef indien de la tribu du coin est venu nous voir, accompagné de guerriers armés : il faut absolument, selon lui, que nous arrêtons notre exploitation...

Le bruit de la porte interrompit ma lecture. Je fermais vivement le cahier. Wiltrust venait d'entrer.

- Il n'y a rien d'intéressant ici, Monsieur...

- Ho, dis-je, j'étais surpris de voir qu'il n'y a plus de bureaux...

- Nous n'en avons plus besoin... Mais l'accès à la mine est interdit aux étrangers, vous devez bien comprendre... L'or attire les convoitises !

- Mais justement, où est l'or ? J'ai l'impression qu'on ne sort que de la roche de ces galeries...

J'entendis un déclic. Il avait son revolver à la main et venait de l'armer. Il ne le pointait pas sur moi, son attitude restait courtoise.

- Monsieur, vous n'avez rien à faire ici... Quand quittez-vous Holy End ?

Je n'étais guère en position de discuter.

- Pas de soucis, dis-je, je m'en vais !

Je sortais en évitant tout geste brusque. La raison la plus élémentaire me disait de fuir cette ville étrange, tout en sachant que j'allais continuer me mêler de ce qui ne me regardait pas, à cause de cette fille, dont je n'avais même pas envie. Et d'abord, pourquoi n'avais-je pas envie d'elle ? Elle était belle et d'ordinaire je n'étais pas difficile. Un mystère de plus. Je la retrouvais sur le chemin de la mine. Elle marchait d'un pas lent, vers ce travail qu'elle avait voulu fuir. Je la mis au courant de ma rencontre avec le shérif.

- Revenez à la nuit tombée, Wiltrust sera en ville. Je vous ferai voir la mine...

- Wiltrust, c'est qui ? Le patron, le contremaître ?

- Wiltrust est comme nous, mais il ne descend pas dans les galeries, lui. Son rôle est de nous surveiller, sans doute parce que c'est le shérif...

- Mais qui vous force à travailler ici, à la fin ?

- Venez ce soir...Je vous attendrai près du grand tas de terre...

Je m'éloignais de la ville et attachais mon cheval à un arbre, plus loin. Lorsqu'il fit nuit, je me glissais à nouveau dans l'enceinte de l'exploitation. Equipés de lampes à pétrole des mineurs entraient et sortaient. Nada m'attendait. Elle alluma deux lampes et m'en tendit une. A la lueur de la flamme, je vis son visage à nouveau indifférent à tout. Sa voix était calme.

- Prenez cette lampe et cette pioche. Mettez ce casque. Vous passerez inaperçu.

- Je ne suis pourtant pas une tête connue ici...

- Ne vous en faites pas...

En effet, j'avais à nouveau l'impression d'être invisible pour ceux qui m'entouraient.

Dans ce boyau éclairé uniquement par les flammes dansantes des lanternes et étayé de façon très approximative par des rondins, ils me croisaient, poussaient leurs chariots dans un sens ou un autre sans me jeter le moindre regard, comme des automates. Et toujours pas la moindre paillette d'or dans le minerai transporté.

- Finalement, dis-je à Nada, toi tu n'es pas causante mais eux semblent complètement ailleurs depuis longtemps !

- Plus ils travaillent profond sous la montagne et plus ils se transforment...Je ne suis pas encore allée jusqu'au bout, mais bientôt je deviendrai comme eux. C'est pour ça que j'ai voulu fuir. Mais à Crimson aussi j'étais esclave. Aucun de nous ne peut y mettre fin, vous seul pouvez...

Encore une fois elle me prenait pour un héros, comme ceux dont on lit les exploits dans les brochures à quelques cents...Mais voilà, ce n'étaient que des légendes ! Je ne voyais pas ce que je pouvais faire contre les mystérieux patrons qui transformaient ces gens en marionnettes...D'abord qui étaient-ils ? Et par quels moyens s'exerçait leur emprise ? Et pourquoi moi seul pouvait y mettre fin ? Je décidais d'aller voir ce qui se passait au plus loin.

La galerie ne descendait pas vers les entrailles de la terre mais avançait toute droite à l'intérieur de la montagne. Je m'aperçus bientôt qu'un changement subtil s'opérait.

L'atmosphère devenait plus lourde, une odeur indéterminée se faisait sentir, de plus en plus...Au bout d'un moment c'était clairement un parfum animal, musqué. Et des chants me parvinrent.

Une étrange mélodie s'élevait, des voix d'hommes et de femmes chantaient dans une langue inconnue... Le chant m'envoutait malgré moi...Il m'évoquait des images d'espaces infinis, d'explosions cosmiques...Bref des visions qui ne m'avaient jamais traversé l'esprit, même en rêve ! Comme j'en approchais la source et qu'il me parvenait plus fort, je me rendis compte que je le chantais aussi. J'en connaissais les paroles. Alors je débouchais sur un groupe de mineurs des deux sexes qui l'entonnait à tue-tête, tout en attaquant la paroi rocheuse. C'était un cul-de-sac, si l'on exceptait un trou d'environ un mètre de diamètre qui s'ouvrait sur du vide...Et de ce vide émanait une lueur pâle.

Ceux qui creusaient portaient des vêtements en lambeaux. Leurs mains étaient écorchées, couvertes de croûtes noires et de plaies rouges qui suintaient sur les manches de leurs outils. Cela ne les empêchait pas de saper la paroi avec une ardeur inattendue : vu leur état, ils devaient travailler là depuis longtemps, mais semblaient n'en ressentir aucune fatigue. Des éclats de roches les atteignaient au visage sans qu'ils n'éprouvent de gêne. Ils continuaient à piocher pour élargir le trou du fond, au mépris de toutes règles de prudence. Je vis un jeune homme glisser sur les éboulis, et se redresser aussitôt, ensanglanté, pour reprendre sa tâche.

- Silence !

La voix n'avait pas retenti dans mes oreilles, mais du fond de ma tête, assourdissante. Toutefois je savais qu'elle provenait de l'autre côté du trou, dans ce creux baigné d'une lumière blafarde. Le chant cessa brusquement, en même temps que le travail.

Dans la trouée, quelque chose bougeait. Un grand cercle lumineux combla l'ouverture, éclairant davantage la cavité où je me tenais. Le cercle était fendu d'un ovale plus sombre, qui palpait d'une vie autonome. Je compris qu'il s'agissait d'un œil, un œil comme celui d'un reptile, mais

gigantesque et phosphorescent.

- Qui qu' tu es ? Demanda la voix qui avait ordonné le silence. Ça s'rait que tu serais un étranger ? Que répondre à une espèce d'oeil géant qui parle dans votre tête à la façon d'un redneck des campagnes les plus isolées des Appalaches ? Lui n'attendit pas réponse : - J'ai besoin d'quelqu'un qui arrive à m'dégager de c'te montagne. Wiltrust c'est un incapab', avec lui ça avance pas ! Si tu m'sort de là t'aura tout c'que tu veux !

Étrangement, je n'avais pas peur de cette créature. Certes elle était très puissante et je me sentais baigné par un flot de force qui se diffusait à travers l'orifice, pourtant peu large, à travers lequel elle me regardait. Évidemment cette force avait à voir avec l'énergie inépuisable des travailleurs de la mine, et leur condition d'esclave. Je n'osais imaginer ce qu'elle serait si cet être se trouvait complètement libéré de sa prison minérale ! Et c'était bien la fonction de ces travaux de sape : sa libération.

A mesure que je regardais cet œil, le contact mental avec son propriétaire s'approfondissait. Il me parvenait des souvenirs qui n'étaient pas de moi, mais de lui. Des entités gigantesques semblables à des nuées de feu, luttaient dans le vide, entre les étoiles.

Une d'entre elles, finalement vaincue, était précipitée vers une planète encore déserte, jusqu'à l'intérieur d'une montagne. La consistance devenant alors de plus en plus solide, elle s'y trouvait enfermée comme un insecte dans la résine. Et des millénaires après, des prospecteurs avaient creusé jusqu'à elle...

- Mais heu... Bégayais-je, il y avait de l'or ici avant ?

- Si c'est de l'or que t'en veux, y'a pas d'problème !

Une lumière parcouru les parois du boyau, et je réalisais que tout d'un coup, la pierre scintillait de paillettes d'or ! La créature ne pouvait s'extraire seule de cette gangue de minerai, mais elle pouvait en changer la nature !

- Voila... C'est pour ça qu'les autres y ont creusé jusqu'à moi... J'les ai attirés avec l'or !

Un bruit bizarre, qui devait être un rire, se répandit dans mon esprit.

- Toi t'as l'air plus malin qu'eux ! Tu remplaceras Wiltrust mais tu seras pas mon esclave !

L'être me trouvait malin, mais je ne pouvais pas en dire autant de lui. Malgré son terrifiant pouvoir, il me semblait d'une intelligence très limitée.

- Pourquoi les Indiens ont-ils attaqués Holy End ?

Nouveau « rire »

- Leurs légendes elles parlaient de moi ! Un esprit « mauvais » qui avait été emprisonné dans la montagne... Alors les Indiens y voulaient pas que les autres y creusent... Mais c'est pas une bande d'indiens qui pouvaient m'arrêter moi !

Les Indiens, au début, je les prenais pour des sauvages, mais à mesure que je découvrais la civilisation de l'Ouest, mes notions de « sauvages » et « civilisés » n'étaient plus aussi claires... Je comprenais que les habitants de Holy End n'aient pas l'air de s'en soucier. La puissance du prisonnier de la montagne avait du défaire ces pauvres peaux-rouges plus radicalement que notre gouvernement les Cherokees et les Séminoles !

- Aide-moi et t'auras le pouvoir !

Je devais faire un choix : me ranger du coté de l'humanité que je méprisais ou de celui de ce maître horrible, stupide... Mais qui pouvait tant me donner !

- Ok, lui répondis-je... Je reviens avec ce qu'il faut pour te dégager plus vite !

Je retournais en arrière dans le boyau... Plus je m'éloignais, plus ce que je venais de voir me paraissait être un rêve idiot... Pourtant, je devais y croire ! Je retrouvais Nada qui poussait seule un lourd chariot. Pas un muscle de son visage ne trahissait la souffrance ou la fatigue.

- Dis-moi ma belle, il y a surement de la dynamite dans cette exploitation ?

Elle me mena à l'extérieur de la galerie. Forcer la porte de la cabane des explosifs fut chose aisée, et bien sûr personne ne surveillait... Bientôt je fus de retour près de la créature.

- Voila, demande aux ouvriers de forer des niches où je dirai... Ensuite fais les partir. L'explosion

que je vais provoquer va t'ouvrir une brèche bien plus grande des jours de travail à la pioche !  
Je disposais les bâtons de dynamite, et arrangeais les mèches... Je fis évacuer la mine.  
L'oeil gigantesque m'observait pendant que je cherchais mes allumettes.

Un dé clic bien connu retentit dans la galerie...

Wiltrust se tenait derrière moi, brandissant un fusil Pennsylvania. Avec ma boîte d'allumettes à la main, impossible de dégainer avant lui. Je savais bien sûr que l'image du duel à la loyale était une légende et qu'on finit souvent comme ça, désarmé face à la gueule noire d'un canon. Dans ce cul-de-sac, pas non plus d'endroit pour me mettre à l'abri. Devant l'inévitable, ma seule pensée fut : « J'aurais préféré mourir au grand air que dans ce trou immonde ... » ... Et puis le shérif s'envola, aspiré sans un cri vers l'être de l'autre côté de la grotte. Il y eut un ignoble bruit de déglutition.

- Quel imbécile c'Wiltrust ! Y servait vraiment à rien ! Vas-y, fait exploser maintenant !

J'allumais les mèches et me précipitais au dehors.

L'explosion secoua la montagne, l'entrée de la mine vomit un mélange de poussière et de fumée. Je retournais prudemment dans le boyau vérifier les résultats : la galerie s'était effondrée vers le fond, coupant à nouveau l'être titanesque de toute communication avec l'extérieur, et donc de son emprise sur Holy End.

A l'opposé de la montagne, le jour se levait. Devant la mine, les habitants se regardaient, l'air hagard. Puis les uns après les autres, ils se mirent en marche vers la ville, leurs outils encore sur l'épaule. Leurs démarches n'avaient jamais été aussi maladroitement. Nada restait immobile, à m'attendre. Normalement j'aurais dû la serrer dans mes bras avant de l'emmener sur mon cheval, mais je n'en avais toujours pas envie. Je ne pus que prendre ses deux mains. Elle me sourit, mais pas du sourire aguicheur qu'elle avait eu dans la grange du vieux Glush. Son premier vrai sourire.

- Tu nous as libérés

Première fois, aussi, qu'elle me tutoyait.

- Et maintenant, qu'est-ce que tu vas faire ?

Elle me désigna les autres mineurs. Ils n'étaient pas retournés vers les maisons, mais se regroupaient dans la plaine, à côté de la ville.

- Qu'est-ce qu'il se passe là-bas ? Demandais-je

- Tu sais, quand les Indiens ont attaqué la ville...

- Je sais, ils ont été massacrés...

- Non...

Son regard était devenu grave.

- Ce sont les Indiens qui ont massacré la population de Holy End...

Elle entrouvrit son corsage.

- Moi j'ai reçu une flèche, là.

Dans les premiers rayons du soleil, elle me dévoila une petite blessure, entre ses seins.

Je ne comprenais plus rien.

- Les Indiens sont arrivés trop tard pour nous empêcher d'atteindre celui dans la montagne. Alors il nous a fait nous relever, pour continuer à creuser, même après la mort.

Grâce à toi, nous allons trouver le repos. Enfin!

Elle aussi, elle se rendait lentement dans la plaine, sa pelle à la main. Complètement abasourdi, je l'accompagnais. Comme chacun autour de nous, elle commença à attaquer le sol avec son instrument.

- Tu n'as pas envie de voir ça, n'est-ce pas ?

Bien sûr que non, je n'en avais pas envie... J'allais partir sans un mot, elle me retint.

- Ne t'en vas pas tout de suite. Maintenant je me souviens de comment je m'appelais : Jennifer Carter. Reviens tout à l'heure, et marque-le sur un bout de planche... Tu feras une croix, hein ?

Le soleil n'était même pas à la moitié de son ascension quand je laissais derrière moi

Holy End, la ville fantôme, et ses tombes. Une seule portait un nom.